



STARSHIP
LOOPERS



star
wax
DJ lifestyle magazine



Star Wax n°61 offert par Compos-it

SOMMAIRE STAR WAX #61

- 03 - Édito || 05 - Sneakers
08 - Double Trouble Jam || 18 - Ali Phi
24 - Starship Loopers || 28 - Legal Shot
32 - Maïa Barouh || 36 - Nils Petter Molvaer
38 - Dengue Dengue Dengue
42 - Rare Wax || 44 - Chroniques
48 - Menu Best Of - Playlists

Les musiques électroniques influencent et aspirent toujours plus d'adeptes. Ce n'est pas la première fois que je l'évoque dans un édit. Mais j'insiste puisque les exemples ne cessent de croître. Au moment où je rédige ce papier, le jeune âge des participants au Goldie Awards, aussi bien à la Dj battle qu'à la beat battle, dont la finale se déroule le dimanche 21 novembre, est surprenant. Que tu apprécies ou pas, grâce à leur volonté de retourner les platines ou les pads, ils imposent déjà le respect... Sinon les acteurs et spectateurs nostalgiques nés à la fin de la génération X puis ceux de la génération Y sont autant créatifs avec des machines ou lorsqu'il s'agit de vivre une expérience festive diurne et/ou nocturne. L'actualité offre plusieurs événements permettant encore de biberonner ces derniers tout comme la nouvelle génération. En format vidéo il y a le documentaire "Ina Vanguard Style" réalisé par Dubquake Records. La Philharmonie de Paris présente l'exposition "Hip Hop 360". Puis il y a plusieurs ouvrages : "BoomBass", le récit d'Hubert Blanc-Francard, du prestigieux duo Cassius. Maï Lucas sort "Hip Hop Diary of a Fly Girl 1986-1996 Paris". Et Sophie Bramly propose "Yo! The Early Days of Hip Hop 1982-84". Eh oui ! Le rap old school date des années 80 et non des 90's... Mais cette décennie appelée The Golden Years of hip-hop a marqué l'Histoire grâce à l'opulence des Lps et de morceaux devenus des classiques du genre. A ce titre le lancement de Lullabeats, à l'initiative du boss de la Chronowax (mythique société française de distribution de 1998 à 2005), atteste que les générations précédentes sont encore obsédées par les 90's. Maintenant tu peux faire écouter du hip-hop à ton enfant en bas âge, voire même l'aider à s'endormir en écoutant un beat de Dre, d'Eminem, de Mobb Deep ou encore un anthem de Ruff Ryders en version revisitée sous forme de comptine. Et ça reconforte aussi les adultes !

Pendant ce temps, force est de constater que l'aspect ludique du Djing continue à faire toujours plus d'adeptes féminins. Même si Maïa Barouh est plus attirée par la musique organique que le Djing, elle a composé son deuxième album avec un logiciel. Dans ce numéro, elle nous explique le processus d'"Aïda". Egalement au sommaire, Ali Phi, accro aux stations numériques, développe des performances Media tout en s'amusant des défaillances technologiques. En parlant de malaise : je ne vais pas m'attarder sur l'interdiction de transporter du matériel de diffusion sonore... qui vient de tomber à l'île de La Réunion. Ni sur Kanye West qui, lors de son fameux Sunday Service, mixe de la house hors tempo. Mais il faut avouer que l'idée d'utiliser un clavier en guise de set up de Dj, ne laisse pas indifférent. Autre constat, de plus en plus de producteurs qui habituellement font de la musique instrumentale ajoutent des vocaux à leur musique... Le futur confirmera ou pas une tendance. Quoi qu'il en soit la Beat Scène, même en France, se porte bien. Starship Loopers en couverture est un exemple. Dengue Dengue Dengue explorent toujours les rythmes du monde et deviennent curateurs d'autres artistes via leur label Kebrada. Et le sexagénaire Nils Petter Molvaer, pionnier de la fusion du jazz et des musiques électroniques, continue à sortir des disques.

Pour en revenir à nos chers tourne-disques, nous avons rencontré Dj Tamskee qui co-organise Double Trouble, l'unique festival où les arts du scratching et du graffiti se rencontrent. Enfin Denizerei nous parle des vinyles qu'il a chinés lors de ses trips à Utrecht et sur d'autres continents. Puis Legal Shot qui, a ressorti cet automne son sound system, revient sur son histoire et sa volonté de perfectionner son équipement Diy.

- **Rédacteur en chef & fondateur** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic - **Rédaction** : Sabrina Bouzidi, Maela, Dj Coshmar, Vincent Caffiaux, Invisibl Journalist, Régis Rain, Denizerei - **Photographies** : Latifa Flaggia, Victor Balde, Miki Kamada, Sami Braham, Tara Omidvar, Sophie Bramly... - **Ont participé** : Delphine Delallée, Colette Aubert, Ekla, Nicolas Ossywa, Laurent Cachet, Seb Bassleer, E-Kyoz, Lowic Villa - **Couverture** : Starship Loopers, photo par Damien Paillard - N°ISSN : 1967-2160 - **Tirage** : 8000 exemplaires - **Edition** : Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil-sous-Bois, France (2000 - 2022) -



Haute Fidélité,
pôle des musiques actuelles
en région Hauts-de-France
présente

la plateforme
de ressources
dédiées
aux musiques
actuelles

www.music-hdf.org

www.haute-fidelite.org



Nike Air Max 1 x Travis Scott



Cactus Jack x Nike Air Max 1



Træ Young x So So Def x
Adidas



Joshua Vides x NB 327



Beams x Crocs clog



Puma Suede Crepe Kitsuné



Courir Converse Chuck Taylor
Lift Hi Sherpa Femme



Courir Nike Air Force 1
Fontanka Femme



Nike Be Do Win "Hyper Royal"



Nike LeBron Palmer 9 low

october 15th
Lumbia
hicharra
EL GRITO
New album
 CD / LP / Digital



www.lacumbiachicharra.com



The Air Jordan 3 Retro
 "Camo Patchwork"



Billionaire Boys Club x Adidas
 Hu Running Dog Green



Courir x Lacoste Court-Point
 Insulate



Aimé Leon Dore x NB 993



Shai Gilgeous-Alexander
 x Converse



South Park x Adidas
 "Stan Marsh"



Trinidad James x Saucony



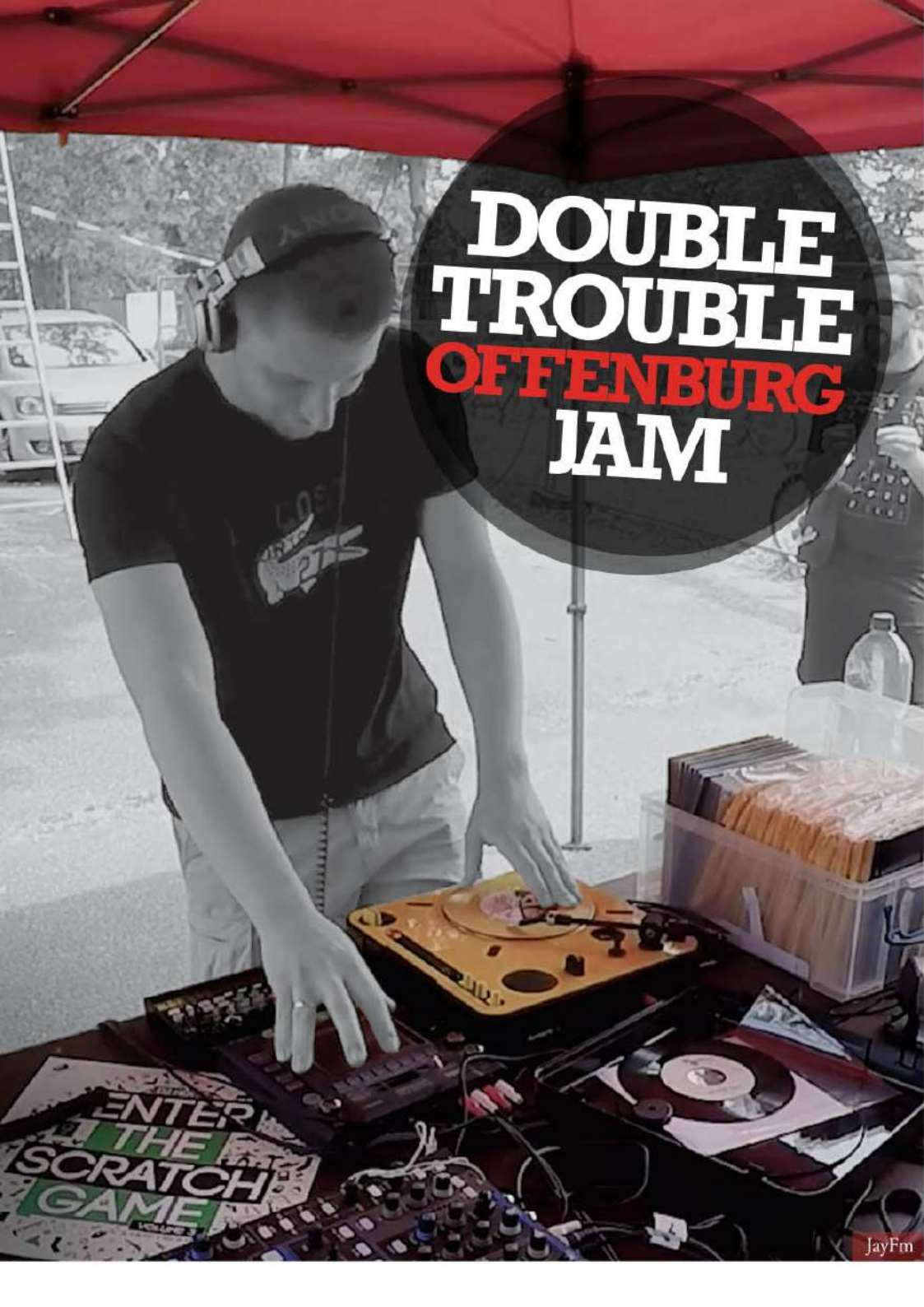
South Park x Adidas "Kenny"



Union L.A x Air Jordan 2SP



Courir x Asics Japan Femme



DOUBLE TROUBLE OFFENBURG JAM

DJ TAMSKEE, FIGURE DE LA SCÈNE TURNTABLISM ALLEMANDE DEPUIS PLUS DE DIX ANS, CO-ORGANISE AVEC LE GRAFFITI-WRITER ANDI AKA WOS1 LA JAM DOUBLE TROUBLE. DEPUIS 2015 LA VILLE D'OFFENBURG, FRONTALIÈRE À STRASBOURG, ACCUEILLE DOUBLE TROUBLE SUR UN SITE EN PLEIN-AIR. UN WEEK-END DÉDIÉ À L'EFFERVESCENCE DE LA SCRATCH MUSIQUE ET DU GRAFFITI. NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR D'AVANTAGE SUR CE RENDEZ-VOUS UNIQUE ET PROMETTEUR.

Avant d'organiser la Double Trouble Jam tu es Dj et ton associé un writer ?

Andi aka WOS1 aka Funky K, co-organisateur de Double Trouble avec moi, a commencé le graffiti et le Djing en 1997. Il appartient à la deuxième génération de la scène graffiti d'Offenburg et fait partie du 196 Crew et d'El Cartel Crew International. Et Andi est graphiste professionnel. Me concernant c'est exactement ça, il y a environ vingt ans je regardais d'innombrables Vhs des battles DMC puis des ITF afin de comprendre ce qui s'y passait. Et l'aspect du turntablism m'a immédiatement fasciné. À l'époque, c'était un peu plus compliqué qu'aujourd'hui, mais j'ai rapidement rencontré d'autres Djs qui avaient un niveau un peu plus avancé que le mien. Les années suivantes je me suis concentré sur le Djing, le scratching et la production de beats boombap pour des rappeurs. En même temps, j'ai commencé assez tôt à organiser des fêtes, un premier festival, et petit à petit l'organisation a pris plus de place que la musique. Bien sûr, je scratch encore régulièrement. Je fais partie du Swing Flare Crew, il y a des membres de Saarbrück, Dortmund, Oldenburg, Munich...

Wos1 et toi, vous êtes-vous rencontrés à Offenburg et avez-vous toujours vécu ici ?

Andi et moi nous sommes rencontrés par un ami commun qui était aussi mon premier mentor. Ensemble, nous avons organisé une série d'événements sous le nom de "Keep it Movin Soundsystem". Ça devait être vers 2001. Ensuite j'ai déménagé d'Offenburg en 2008 pour étudier. Ensuite j'ai beaucoup déménagé notamment à l'étranger plusieurs fois. Mais depuis quelques années, je suis basé à Sarrebruck, une autre région frontalière franco-allemande.

Comment est né Double Trouble Jam ?

Entre 2007 et 2013, Andi, notre crew de l'époque (le SMB Posse) et moi-même avons organisé une jam hip-hop avec tous les éléments de la culture. Lorsqu'il est devenu évident que la jam ne se poursuivrait pas, il était clair pour moi que je n'organiserai pas d'autres jams. Mais fin 2014 j'ai été invité à Mannheim au légendaire Scratch Buffet, qui était à l'époque le seul événement open turntables du sud-ouest. Et j'ai rencontré des scratcheurs de Fribourg, de Sarrebruck, de Strasbourg, de Mannheim, d'Heidelberg, de Francfort, même de Munich et de Berlin. L'atmosphère et l'énergie étaient si bonnes que, le lendemain, j'ai appelé Andi. Et je l'ai convaincu d'organiser une nouvelle jam focalisée sur l'art du turntablism et du graffiti.

Andi s'est tout de suite laissé embarquer et c'est ainsi que le premier Double Trouble Graffiti + Turntablism Jam a vu le jour en 2015. Pour autant que je sache, c'était le seul festival de cette taille et en plein-air consacré à l'art du turntablism.

Y a-t-il des thématiques ou la jam est 100% freestyle ?

En dehors des deux formes d'art, nous ne spécifions pas de thème. Les auteurs peignent ce qu'ils veulent et les Djs montrent ce qu'ils veulent montrer. Nous voulons offrir à la scène une plateforme et la possibilité de s'exprimer. Ce qui en sortira dépendra des artistes présents.

Les Djs également graffiti-writers sont rares...

C'est vrai, ce profil d'artiste ne se présente pas très souvent, mais nous en avons eu quelques-uns. Andi est lui-même un Dj et writer. Toni Rocksta de Wuppertal va parfois peindre un mur puis Claudio Esposito, d'Offenburg, est à l'aise dans tous les éléments.

Quels sont les artistes qui vous ont le plus marqués ?

Ouf, la liste est longue. Personnellement, j'essaie de trouver l'inspiration partout. Chaque fois que je suis en session avec quelqu'un j'apprends quelque chose de nouveau, qu'il soit meilleur ou moins bon que moi. Au tout début, ceux qui m'ont contaminé la fièvre, ce sont les icônes actuelles des États-Unis : Qbert, Mix Master Mike and Co. Puis les Lords of Fitness et Noisy Stylus. Le groupe français C2C m'a également fasciné à l'époque et m'a montré un tout autre type de turntablism. Après ça, les choses se sont emballées grâce à YouTube... Puis, par-dessus tout, mon équipe Swing Flare Club m'a permis d'aller beaucoup plus loin ces dernières années. Sinon concernant les artistes que nous avons invités, j'ai été impressionné par tous. Ce qu'il y a de mieux dans Double Trouble jam, c'est l'ambiance et l'atmosphère familiales.

Vous avez invité le Camion Scratch... (interview dans le Star Wax n°60).

Oui, nous avons invité le Camion Scratch en 2019. Et comme l'association qui porte le projet Camion Scratch n'avait pas fini de mettre en place les rencontres dans le cadre de l'European Hip Hop Exchange (processus d'échange culturel entre des artistes hip-hop français et allemand - ndr), finalement Antoine de Camion Scratch a profité de l'occasion pour compléter le casting et donc le processus de cette échange culturel. Et en 2020, toujours avec CS Paraprod (l'asso du Camion Scratch - ndr), nous avons organisé de manière officielle la version numérique de l'European Hip Hop Exchange qui s'appelle l'European Hip Hop Lab.

Parle-nous de l'édition en ligne de 2021 ?

Lorsqu'il est devenu évident que nous ne pourrions pas organiser de jam en 2021, nous avons développé l'expérience en ligne, à distance. Malgré la situation difficile il était important pour nous de réunir des artistes de différentes disciplines et de différents pays. L'idée était qu'un groupe d'artistes allemands et français produisent ensemble trois morceaux et deux remixes, cinq peintures sur des murs, puis trois vidéos disponibles via notre chaîne YouTube et via www.double-trouble.eu. Les titres sont également disponibles en version numérique via Vinyl-Digital.com Au final, nous avons réuni plus de trente artistes. Enfin, toujours en ligne, nous avons fait une battle de sketch. Mais nous espérons nous retrouver physiquement en 2022.

Peux-tu nous parler du Double Trouble Looper ?

Le Double Trouble Looper fait partie intégrante de notre jam depuis 2017. Notre objectif est de créer un autre moyen pour les Djs et les producteurs de se rencontrer. Peu importe qu'ils soient actifs ou non à notre jam. The Looper est gratuit, il est disponible via notre site sous forme de lecteur Flash et via l'application TableBeats.

Comment as-tu fait pour la connexion avec les beatmakers de Malaisie, de Thaïlande, et d'Argentine, as-tu été là-bas ?

Exactement, j'ai beaucoup voyagé en Amérique du Sud et en Asie du Sud-Est et j'ai toujours saisi l'occasion de rencontrer des Djs locaux. Je suis toujours en contact avec eux depuis. Le Looper était l'occasion parfaite pour commencer quelque chose ensemble.

Comment est-il possible que le festival soit gratuit ?

Nous avons la chance d'avoir été soutenus, dès le début, par un grand nombre de partenaires. En premier lieu, la ville d'Offenburg et la fondation citoyenne St. Andreas. Cette année, nous avons également été soutenus par la Conférence franco-germano-suisse du Rhin supérieur pour le développement de nos activités franco-allemandes. De plus, nous travaillons avec d'autres associations et entreprises locales, sans lesquelles l'événement ne serait pas possible.

Qu'avez-vous appris pendant le lockdown ?

Il faut être flexible et rester actif malgré toutes les difficultés. Nous avons complètement restructuré notre concept en quelques semaines et fait de nombreux essais. Nous utiliserons également cette expérience pour développer certaines parties de notre concept.

Double Trouble Jam va-t-il rester un événement local ou a-t-il l'ambition de devenir international ?

Nous avons toujours été un festival régional avec des ambitions internationales. Nous sommes profondément ancrés dans notre région entre Offenburg et Strasbourg et une grande partie de notre public vient de cette région. En revanche, en 2019, nous avons accueilli soixante artistes en provenance de cinq pays et de dix-huit villes, en 2019. La scène est bien connectée et il y a peu de festivals de ce genre, surtout dans le domaine du turntablism, donc les artistes d'un peu plus loin aiment aussi venir. Mais pour l'instant, nous nous concentrons sur la coopération avec la France.

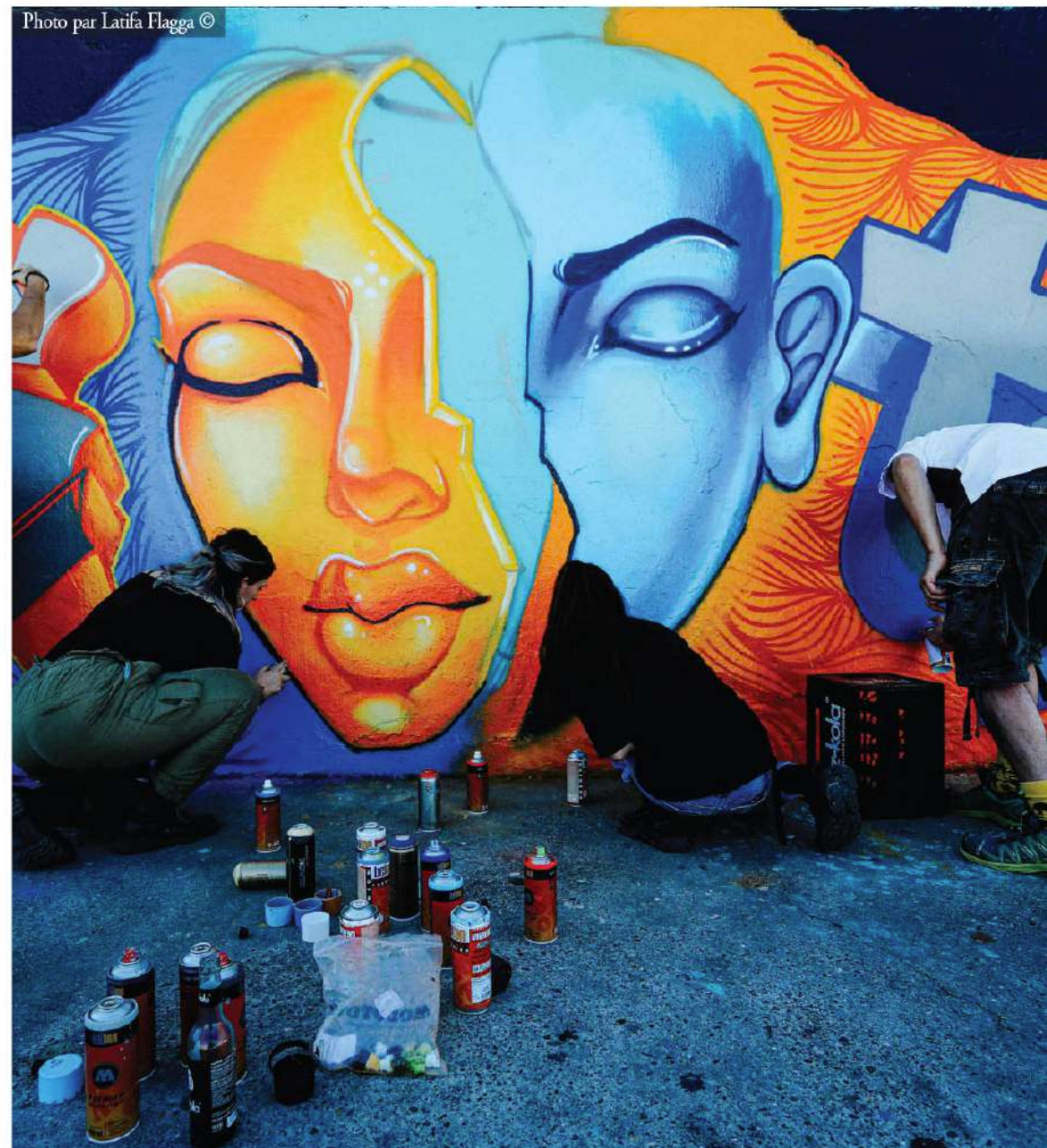
“ Le Double Trouble Looper fait partie intégrante de notre jam depuis 2017. Notre objectif est de créer un autre moyen pour les Djs et les producteurs de se rencontrer. ”

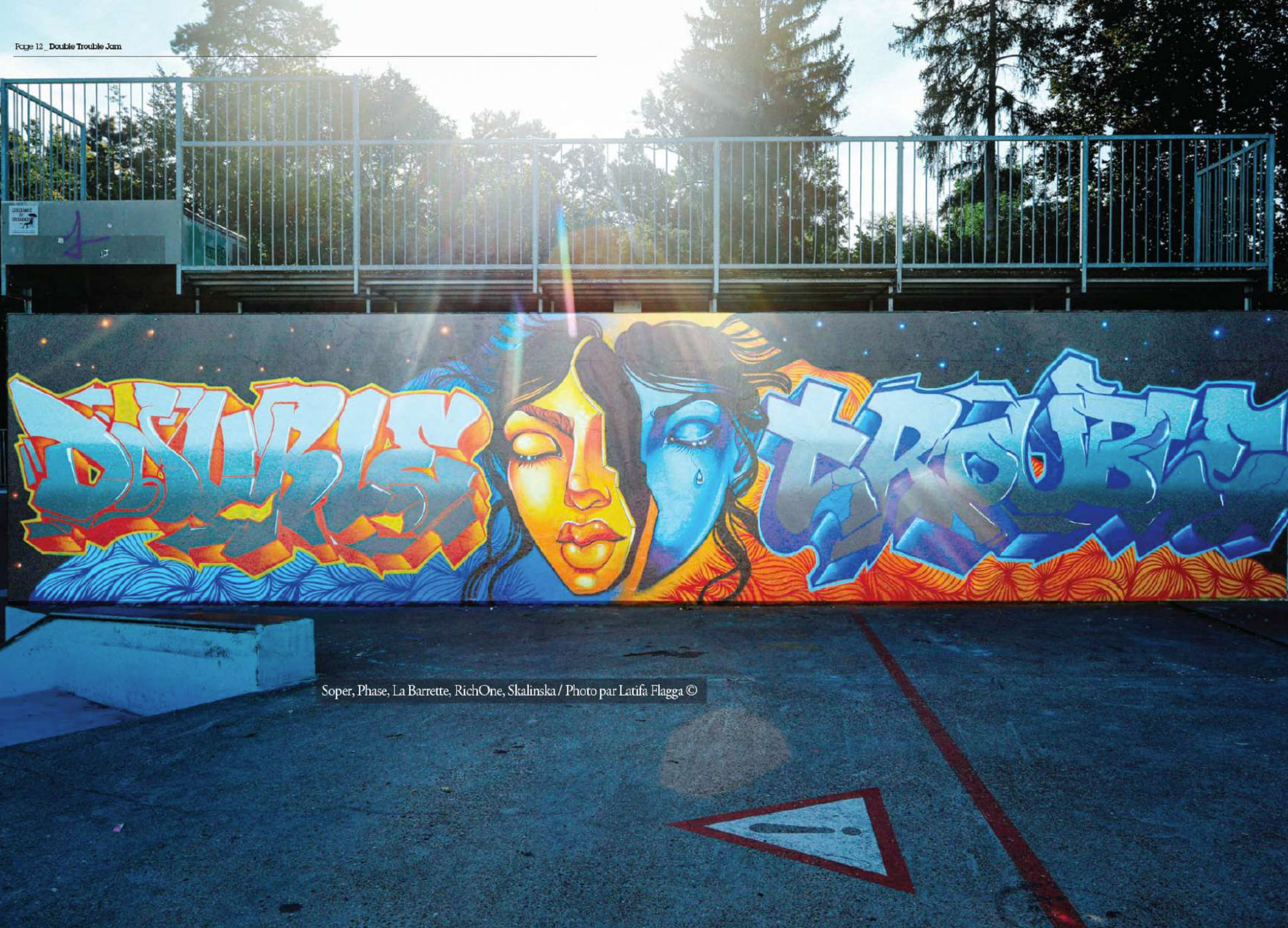
Le Double Trouble

Pouvez-vous déjà parler de l'édition 2022 ?

Nous sommes à mi-chemin des préparatifs de l'édition de 2022. Nous prévoyons beaucoup de choses mais malheureusement nous ne pouvons pas encore révéler de détails. Alors afin d'être informé des dernières nouvelles n'hésitez pas à nous suivre via : [instagram.com/doubletroublejam/](https://www.instagram.com/doubletroublejam/) ou [facebook.com/thedoubletroublejam/](https://www.facebook.com/thedoubletroublejam/)

Photo par Latifa Flagga ©





Soper, Phase, La Barrette, RichOne, Skalinska / Photo par Latifa Flagga ©

Dingo, For U, Pone (2019)



Pisco, Darling, Zesar, Tyle 2 (2021)



Bear (2019)



Chek (2019)



Calou (2019)



INSTALLÉ À TORONTO, ALI PHI EST UN PRODUCTEUR IRANIEEN DE MUSIQUE EXPÉRIMENTALE ET DARK AMBIENT. DEPUIS 2016, IL APPARAÎT SUR PLUSIEURS COMPILATIONS NOTAMMENT " GIRIH : IRANIAN SOUND ARTISTS " SUR LE LABEL OPAL TAPES. ALI EST SURTOUT RECONNU, À L'INTERNATIONAL, POUR SES PERFORMANCES NEW MEDIA. SES INSTALLATIONS IMMERSIVES À GRANDE ÉCHELLE FUSIONNENT LES MÉDIAS TECHNOLOGIQUES AUDIOVISUELS, SCIENTIFIQUES, ÉLECTRONIQUES À L'ART TRADITIONNEL PERSAN. ACTIVISTE DANS L'ÂME, IL A FONDÉ LE COLLECTIF NULLSIGHT ET LE FESTIVAL TADAEX, À TÉHÉRAN, METTANT EN AVANT DES ARTISTES NUMÉRIQUES DE SON PAYS D'ORIGINE. ENTREVUE.

Parle-nous de ton enfance à Téhéran. Pourquoi avoir choisi de t'installer à Toronto ?

Je viens de Lavassan, une ville située au nord-ouest de Téhéran. Ma famille s'intéressait aux arts et surtout à la musique, mais il n'y a jamais eu d'artiste professionnel au sein de notre famille. Il y a toujours eu de l'enthousiasme pour la musique et pour jouer des instruments de musique traditionnels iraniens. Je suis un musicien autodidacte et je n'ai jamais eu de formation académique en art mais j'ai étudié le génie civil. M'installer à l'étranger, c'était un plan que j'avais en tête depuis plusieurs années. Je voulais m'éloigner de ce que j'avais créé à Téhéran, de mes accomplissements et de ma zone de confort pour interagir avec une communauté plus large avec mon travail. Donc, je n'avais pas forcément choisi Toronto, mais c'était l'option que j'avais. Il y a une citation dans notre culture qui encourage les gens à voyager pour se confronter et enrichir leurs développements personnels. J'ai été inspiré par cette idée très semblable à celle mentionnée dans le roman "Les Villes Invisibles" d'Italo Calvino. Mon enfance, comme pour la plupart des enfants des années 80 à Téhéran, a été très marquée par le manque d'infrastructures et d'installations d'éducation et d'apprentissage causé par la croissance de la population après la révolution et la guerre. Ensuite, il y a eu la vague technologique et ses impacts avec l'apparition des consoles de jeux, téléphones portables, ordinateurs et Internet qui ont permis d'accéder à l'information gratuite et de développer de nouveaux modes d'interaction sociale. C'était un problème pour la jeune génération à cette époque.

Tes débuts en tant que producteur et ton set-up aujourd'hui ?

Je jouais de la guitare et utilisais des claviers pour faire de la musique mais vu le manque de studios à cause des coûts élevés, j'ai été obligé d'apprendre à enregistrer la musique dans ma chambre. Avec le développement des technologies numériques, de la musique digitale, les VST et les différents DAW, je me suis davantage intéressé à apprendre à les utiliser et à faire de la musique assistée par ordinateur. Ensuite, grâce à Internet, mes productions ont pu être partagées en ligne et trouver des publics et des personnes partageant les mêmes idées que moi dans les années 2000, à Téhéran. Aujourd'hui pour produire j'utilise généralement un DAW numérique, de nombreux VST, le maximum de patches live en dehors des synthétiseurs bon marché et des synthétiseurs DIY comme le Moog Werkstatt.

Puis mes fichiers audio personnels enregistrés sur le terrain et les patches expérimentaux TouchDesigner sont parfois utilisés pour générer un son qui sera ensuite enregistré dans le DAW. Mais au final, il n'y a pas de manière spécifique ou un processus type à suivre. Et, pour mes sets A/V (Audio/Vidéo - ndlr), ils changent donc avec le temps, ce qui est le cas pour l'album d'Elemaun qui est tellement différent de l'album sur lequel je travaille en ce moment. La manière de faire et les concepts sont les mêmes, mais le processus de conception est basé sur des idées en constante évolution. Mon prochain projet de set A/V s'appelle "MAQRUH". Suivant le concept du projet Elemaun, ce projet explore les ambiances sombres ainsi que la paisibilité de la musique techno et des paysages sonores combinés à des motifs musicaux du Moyen-Orient et d'Asie occidentale.

Ta perception de la « défaillance technologique » lors du processus de création ?

Au départ, mon objectif était d'enregistrer et de produire de la musique rock avec un mixage et un mastering appropriés. Mais durant ce processus d'apprentissage des normes et de préparation de la musique prête à l'édition, j'ai été confronté à de nombreux essais et erreurs à cause de mon expérience en codage et programmation. J'ai trouvé très intéressant d'utiliser ces expériences et de les combiner dans les deux formats, le sonore et le visuel, pour générer le contenu et créer des œuvres significatives avec la technologie. Toutes les défaillances technologiques de codes et les problèmes que nous expérimentons dans les jeux, les disquettes cassées et les Cd endommagés... Je trouvais de la beauté en eux et j'ai commencé à les utiliser comme matériel. Je me souviens d'un des tracks que j'avais enregistré et qui provenait d'un disque dur endommagé. Il faisait des bruits et affectait ma prise casque. J'ai donc enregistré ces sons via la prise casque de l'ordinateur et fait de la musique rythmique avec. Ensuite tout a commencé dans les deux supports. J'ai fait des expériences et modifié les balances, laissé les machines et les codes échouer et utilisé cette défaillance comme matériel. La technique dans le domaine des arts médiatiques peut présenter des possibilités et des capacités pouvant être considérées comme la naissance d'un projet. Les supports numériques peuvent être intégrés et cela peut constituer une plateforme pour de nouvelles formes de créativité et d'art. Tout est question de données et de conversion...



Artist's Play à Toronto, Ontario

Les signaux sonores sont désormais plus qu'un support et pourraient être convertis en éléments visuels. À l'aide de cartes programmables et de bibliothèques logicielles, le traitement d'images et la synthèse sonore sont accessibles à tous ceux qui possèdent un Pc. Mon processus se construit à partir d'inspiration et du développement de l'idée, de l'esquisse de son et de la génération de visuels. Selon le concept, les outils ou l'approche de production peuvent être différents et c'est la moitié du chemin. Une autre moitié serait basée sur des erreurs informatiques ou de réactions aléatoires permettant une collaboration avec l'intelligence artificielle et ses limites.

Tu te considères comme un artiste "New Media", peux-tu nous en dire plus ?

Au début des années 2000, je n'avais aucune idée de ce qu'étaient les arts numériques. J'ai commencé cette carrière car je voulais combiner toute ma connaissance et mon expertise sur différents supports numériques et proposer un seul travail unifié. L'idée, en parallèle, c'est de proposer des améliorations de développements de logiciels de programmation visuelle en culture open source (terme signifiant la source est exploitable gratuitement - ndlr). Vous pouviez donc développer votre projet sur la base de travaux effectués par d'autres personnes et il n'était pas nécessaire de tout recommencer à partir de zéro. Dès le moment où je contrôlais parfaitement mon support et mes équipements, j'ai essayé d'ajouter des dimensions afin de transformer mes œuvres en installations immersives et spatiales. Par-delà j'ai commencé à amener plus de concepts et une vision multi-sensorielle dans mon travail. J'essaie de créer des espaces et des expériences à grande échelle pour inviter le public à l'intérieur des performances ou des installations A/V. Puis le public décide de sa confrontation à l'expérience. Avec le développement du dial-up internet, je pouvais me connecter au monde, suivre les personnes qui m'ont inspiré, répondre aux questions que je me posais sur le chemin de la concrétisation de mes idées. Parallèlement à ces développements, le codage visuel et la programmation ont commencé à évoluer de manière plus simple et une vague de culture open source, DIY et DIWO (Do It With Other - ndlr) est apparue. Avec l'expansion de certains toolkits et logiciels de programmation, j'ai commencé à concevoir mes propres instruments et à personnaliser les machines pour qu'elles fonctionnent comme je le voulais.

Quel impact recherches-tu sur le spectateur ?

Mon inspiration musicale provient essentiellement d'une combinaison de motifs musicaux rituels iraniens et régionaux. Ma musique inclut les nouvelles technologies, la synthèse sonore, les bruits, les sons ambiants, les boîtes à rythmes personnalisées et de synthétiseurs codés. La musique commence et ensuite les idées et les éléments visuels se forment et suivent le processus d'installation ou de présentation de la performance. L'ensemble du processus technique n'est pas très compliqué

Mais lorsqu'il s'agit de la synchronisation des sons et des visuels, les spectateurs sont invités à imaginer leur propre réalité alternative dans cette immersion et à vivre leur propre voyage lorsque leur imagination est activée. La plupart du temps il y a beaucoup d'éléments minimaux, et ça stimule les sens. C'est comme une expérience de libre circulation pour le public qui vit ce chaos comme les relations que vous pouvez trouver dans le monde réel basées sur la théorie du chaos. Je décrirais mes univers comme, des villes ou des environnements intemporels et sans lieu, des espaces remplis de lumières et de visuels en mouvement couvrant les sons de sorte que la musique fonctionne généralement à un certain niveau de profondeur. Puis que les programmes, la logique et les algorithmes pilotés par l'intelligence artificielle fonctionnent en arrière-plan pour donner l'impression d'une créature numérique s'appropriant l'atmosphère. Toute cette scène technologique s'inspire des concepts et des idées antiques. Je conçois l'interaction entre les humains et les installations que je considère comme de l'art en utilisant le pouvoir magique de la technologie numérique : créer des environnements immersifs, donner aux ordinateurs un terrain de jeu d'erreurs, activer les sens, procurer des sensations au public en concevant les sons comme le médium le plus invisible et le plus touchant avec des illusions visuelles.

Quelle est la philosophie derrière tes performances et comment invites-tu le public à interagir ?

La raison de l'utilisation de ces éléments vient de la philosophie et de l'idéologie persanes antiques, lorsque la plupart des scientifiques et des artistes trouvaient un équilibre entre la science, la littérature, le mysticisme et la spiritualité. Ils n'avaient pas de frontières pour leur médium et tout faisait l'éloge d'une plus grande énergie reconnue comme Dieu ou Amour et cela pouvait être ressenti à travers les éléments naturels comme la mer, le désert, la montagne ou le ciel avec toutes les difficultés et les bénédictions qu'ils apportaient à la vie de l'Homme. La nature a toujours été une source d'inspiration pour la civilisation humaine car elle contient de nombreuses données et de codes issus d'expériences passées et elle est la voie vers l'avenir. Inspiré par d'anciens poèmes persans mettant en évidence le lien entre la connaissance et le mysticisme, j'ai suivi cette idée des ancêtres et j'ai toujours considéré la nature et ses composants comme un matériel très inspirant. J'utilise beaucoup de motifs anciens, les racines culturelles et architecturales dans la culture persane en essayant de me les réapproprier et de les reproduire d'une manière innovante tout en faisant référence à une essence oubliée venant de Perse... Lorsque la société avait décidé de répandre le paradis sur terre par l'art, l'artisanat et l'architecture afin d'améliorer la qualité de vie, j'utilise ces motifs pour créer mon monde imaginaire construit d'espaces multidimensionnels, d'installations et d'architecture perdues dans un futur intemporel et sans lieu. Les humains sont la partie la plus importante du travail car ils se projettent sur eux-mêmes.

Tous les autres médias essaient de créer un décor où ils peuvent se voir différemment et profiter de la beauté d'être. Chose qui a été retirée par les stratifications visionnaires corrompues par les valeurs de la société moderne. En tant qu'artiste, je suis du genre à vivre sur mon île en observant la société et son environnement afin d'essayer de mettre plus de moi-même dans l'œuvre, de créer quelque chose, puis de le vivre avec les autres. Je ne raconte généralement pas d'histoires et ne pointe pas vers un message ou un concept spécial. J'entre dans l'installation finale en même temps que le public. Mon point de vue préféré est de me tenir en dehors et de regarder les gens interagir avec le travail et vivre l'expérience.

“ Je trouvais de la beauté dans les défaillances technologiques et j'ai commencé à les utiliser comme matériel. ”

Parle-nous de ton collectif Nullsight et du festival TADAEX ?

Ces deux projets étaient comme ma responsabilité sociale, celle de présenter ce que j'ai appris grâce à Internet à mes amis et à d'autres personnes autour ainsi qu'à la jeune génération. Le festival était un projet collectif qui visait à présenter des œuvres, en particulier dans le domaine de l'art contemporain. Et Nullsight a été lancé pour soutenir les artistes New Media en les connectant à des projets commerciaux et en créant un nouvel impact dans la culture publicitaire. Les performances artistiques à l'époque ne pouvaient pas conduire à une carrière et ne permettaient pas aux artistes d'être correctement rémunérés. Alors j'ai commencé en studio à travailler avec des amis et des étudiants pour développer des projets plus commerciaux. Après un certain temps, nous l'avons transformé en un collectif d'art. Et c'était parce qu'il n'y avait pas beaucoup de bonnes infrastructures éducatives dans les universités et les écoles, que certains artistes avaient besoin d'être dirigés et recevoir un enseignement. J'étais vraiment intéressé à passer du temps pour créer une communauté, présenter des œuvres d'art des nouveaux médias et garder cette vague active.

Sinon, tes projets ?

Actuellement, je travaille sur une installation A/V intitulée AGNOSIA. Il s'agit de la re-création d'un environnement de nuages de points basé sur les données en temps réel d'ondes cérébrales reçues par les scanners cérébraux EEG. Et le résultat est une installation avec des visuels projetés sur deux écrans en parallèle et les gens peuvent découvrir cette installation en traversant ce couloir. Ce projet est soutenu par le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts de Toronto.

Face à l'évolution technologique, ta manière de travailler a dû changer depuis tes débuts ?

Non pas beaucoup par rapport à mes débuts. Mais c'est la vision que j'avais de ma carrière et mes créations qui est mise à jour, tout le temps, par les changements autour de nous et les nouvelles technologies. Donc, plus je gagne en expérience et en maturité, plus de nouveaux concepts et de préoccupations s'ajoutent à mon travail. J'essaie de travailler davantage avec d'autres artistes et collectifs. Avec mon intérêt pour l'architecture, je souhaiterais collaborer avec des artistes dans les domaines de l'installation sonore et d'art lumineux pour travailler davantage sur des expériences d'art spatial. Travailler avec des scientifiques et des artistes dans des domaines pas encore ouverts pour en apprendre davantage.

Si tu pouvais te téléporter dans une période, laquelle choisirais-tu ?

Ce serait assurément le futur. J'aimerais voir les systèmes développés et prêts à planter. Voir comment le temps et le chaos pourraient conduire à des résultats achevés. Un poème, dans notre culture, mentionne que tout ce qui enrichit jusqu'à un certain niveau d'achèvement, s'écroule et se détruit. Donc j'aimerais vraiment me téléporter dans le futur pour voir comment tout évolue, se termine et ce qui se passe ensuite.





STARSHIP LOOPERS

L'HISTOIRE DE STARSHIP LOOPERS DÉBUTE EN 2015 LORSQUE 6 POTES DJS DÉCIDENT DE S'UNIR. OFFMIKE, ZIO JOHN ET R3MI, LES TROIS BEATMAKERS DU COLLECTIF, APRÈS AVOIR MÛREMENT RÉFLÉCHI, LANCENT EN ORBITE, DÉBUT 2022, LEUR PREMIER ALBUM ÉPONYME. CE PROJET INSTRUMENTAL EST UN VOYAGE EN MILIEU INTERSTELLAIRE. RENCONTRE DANS LA CABINE DU VAISSEAU DES TROIS COSMONAUTES, À MA GRANDE SURPRISE, POSÉE DANS LES ANCIENS STUDIOS DE TOP MASTER.

Avez-vous grandi dans un environnement musical ?

Offmike : Mon père était musicien, il jouait de la kadans (cadence en français - ndlr), une musique traditionnelle de la Guadeloupe, donc j'ai toujours été intéressé par la musique. Ma mère ne voulait pas que je fasse de la musique comme mon père. Mais j'ai débuté le rap en 96, j'avais quinze ans. Depuis la maternelle, je connais Busta Flex, le type qui a révolutionné le rap en France... C'est lui qui m'a fait découvrir le rap. Au début je ne lui ai pas dit que je rappaais... Après j'ai été chez Phat Staff qui avait une Mpc. Mais j'ai appris seul le beatmaking, d'abord en allant à la SAE pour apprendre les techniques du son. À partir de 2001, j'ai acquis mes machines, fait des nuits blanches pour apprendre, faire des beats, acheter des machines et je n'ai jamais arrêté depuis.

Zio John : Je n'ai pas grandi dans un environnement musical familial mais j'ai un oncle qui m'emmenait dans les club de jazz en Italie quand j'étais enfant. Ainsi j'ai découvert Weather Report et je crois que ça m'a marqué car, par la suite, j'ai eu en tête de faire un projet de fusion, dans l'esprit du jazz rock des 70's, avec des morceaux à rallonge... Après, adolescent, vers douze ans, j'ai commencé par le rap pour remonter jusqu'à la source. D'abord en tant que Mc au sein du groupe Eklektik, ensuite beatmaker (il a fait des beats pour Sinik, L'Skadnille, Intouchable, Grain de Caf... - ndlr). Puis je suis devenu Dj et à la fin musicien (basse, contrebasse - ndlr). Sinon en 2007, j'ai aussi coproduit le projet "Melting Pot", un coffret Cd / Dvd qui a réuni la scène hip-hop alternative parisienne...

R3Mi : Je n'ai pas du tout de musicien dans mon cercle familial. J'ai grandi en Guadeloupe mais pas dans un environnement musical alors que je suis un hyper sensible au son. Adolescent, vers quinze ans, je voulais être Dj, puis beatmaker suite à l'arrivée d'un ordinateur dans ma vie. Je suis arrivé en métropole à vingt ans. Et là, la musique a commencé à avoir une grande place dans ma vie. Je suis un gros perfectionniste et je ne supportais pas de créer des beats imparfaits donc j'ai appris la technique du son afin que ça sonne mieux. Je suis passé de la compo au mix jusqu'aux techniques de mastering, et je suis devenu ingé son de métier.

Parlez-nous des soirées Jazzeffiq, c'est là que vous vous êtes rencontrés...

Mike : Jazzeffiq c'est un collectif que j'ai créé. Les soirées ont débuté en 2008 aux Cariatides puis aux Coulisses...

A chaque soirée, on faisait une mixtape format Cd pressée chez moi, dans laquelle il y avait quatre de mes sons et on donnait les disques aux 100 premiers qui rentraient dans la salle.

Zio : Moi j'étais fan des soirées Jazzeffiq, j'y allais. R3Mi aussi et nous avons commencé à nous croiser pendant plusieurs années.

Mike : En 2013, j'ai lancé aussi les soirées The Beat Corner et le beatmaker était la tête de la soirée, le chef d'orchestre...

Zio : Je connaissais R3Mi puisque nous avions fait des beats pour l'album de Leslie Phillips, une chanteuse nu soul. Et, à un moment donné, à partir de 2015-2016, nous nous sommes réunis sous le nom de Starship Loopers. Puis nous avons lancé les Turfu Party à L'Étage, puis au Batofar en mode Future Beats, chill trap, hip-hop, nu soul, house... Au départ, c'est un crew de Djs composé de Fuki Sama, un ancien danseur de Torcy, Dj Kakashi, Dj Enjay, puis nous trois. À l'époque, lorsque l'on regardait les crédits, on se rendait compte qu'il y avait cinq, six, sept voir jusqu'à dizaine de personnes créditées pour une prod de hip-hop pouvant paraître très simple pour une personne non avertie. Mais c'est ce qui fait que chaque personne apporte un bout du beat et il y a de l'impact dans la prod. L'idée c'était d'aller plus loin tous les trois et de sortir de sa chambre. Fini d'être seul face à une machine. L'album "To Pimp a Butterfly" de Kendrick Lamar, Weather Report et Kaytranada sont nos influences.

Pourquoi le nom Starship Loopers ?

Zio : Parce que Starship Troopers, c'est un film de science-fiction des 90's. Et aussi pour le délire future beat.

Mike : Puis parce que nous n'utilisons plus ou peu de samples mais nous enregistrons nos propres boucles. Et le côté évolutif est très important dans nos morceaux. C'est un vaisseau qui est dans l'espace et il y a un moment où tu tombes sur une météorite et il faut driver, alors ça change soudainement d'atmosphère tout en restant dans la même mélodie.

Zio : Si tu écoutes bien, il a toujours un détail à chaque mesure ou toutes les deux mesures. Nous avons fait attention à ce qu'il se passe quelque chose à chaque seconde du morceau. Finalement, aujourd'hui, Starship Loopers c'est nous trois et nous avons mis 4-5 ans à ficeler l'album éponyme.

R3Mi : Il faut savoir que nous avons pensé l'album comme un voyage interstellaire, de planète en planète, c'est pour ça que les morceaux portent le nom de planètes, de galaxies, etc.

C'est un voyage dans des environnements hostiles ou parfois plus plaisants. Il y a des pluies de météorites, des atterrissages forcés. Nous sommes dans le champ lexical de l'espace, de l'astronomie.

Il y a aussi un guest qui vient d'arriver dans le studio et qui joue aussi dans l'album ?

R3Mi : Oui nous avons invité Safia sur deux morceaux sur lesquels elle joue du violon.

Mike : Dans l'album il n'y a pas seulement des machines, Zio a joué de la basse, de la contrebasse. Il y a aussi du Rhodes, du piano et quelques percussions acoustiques.

Sinon c'est cool le côté house dans votre album, ça surprend...

Zio : C'est une déformation professionnelle. À force de mixer, les tempos ont évolué. En ce moment c'est entre 120 et 130 Bpm. Mike : Ça fait plus de quinze ans que l'on fait danser les gens. Et le Dj de dub a changé. Avant, il y avait d'un côté les Djs hip-hop et de l'autre les Djs house. Il y a des danseurs hip-hop qui sont devenus des danseurs house. À un moment heureusement que les mouvements hip-hop et house se rejoignent car c'est fait avec les mêmes machines, ça vient du même endroit. Les gars de la French Touch, ce sont des anciens beatmakers hip-hop... Et ce sont des gars du hip-hop qui ont amené la house dance en France.

Zio : Les soirées au Djoon y sont pour quelque chose aussi...

Mike : Pour le côté technique, et bien quand tu bosses à 120-130bpm, c'est tellement plus simple pour faire des effets de surprise. Les jeunes beatmakers qui font de la trap aujourd'hui, qui sont sur FL et qui commencent à 130 sans savoir que le beat tourne à 65 Bpm, ils peuvent remercier Timbaland. C'est une pure technique de Timbaland qui était sur la SR-10, d'autres beatmakers l'utilisaient aussi. Et, afin d'avoir plus de points et créer des charleys syncopés, il doublait ses Bpm pour créer le groove que l'on a connu dans les années suivantes chez les compositeurs du Sud, comme Outkast...

Avez-vous créé un label pour sortir cet album ?

Zio : Pas vraiment, c'est de l'auto-prod à trois. Le siège c'est le studio, ici dans le 17ème. (Ils sont installés dans les anciens studios de Top Master - ndr)

Mike : Tout sous le nom de Starship Loopers, nous sommes des artisans. Nous avons une distrib numérique et ça sort le 15 janvier 2022.

R3Mi : Certes ça va limiter notre impact. Nous ne sommes pas limités en création mais la difficulté est d'exploiter notre travail une fois fini. Dans l'idéal, signer avec un label ça pourrait être une bonne option pour nous.

Vous êtes deux à rapper dans le trio et finalement c'est un album instrumental...

Mike : oui pour l'instant.

Zio : L'idée est un album plus proche du sound design à notre image. C'est la première fois que je suis satisfait à 100 % lorsque je réécoute les morceaux.

Tout a été fait dans ce studio ensemble ?

R3Mi : Non, tout a été fait ici sauf le mastering que nous avons confié à Kasablanka Studio. C'était surtout pour nous rassurer parce que nous aurions pu le faire mais comme nous avons passé tellement de temps sur les morceaux que nous voulions une oreille neuve, quelqu'un d'extérieur au projet.

“À un moment heureusement que les mouvements hip-hop et house se rejoignent.”

Votre morceau favori du Lp et pourquoi ?

Mike : Moi c'est "Alive" car c'est là que Starship Loopers est né ou rené. C'est là où il y a toute notre façon de créer.

R3Mi : Autant "Alive" c'est notre morceau dancefloor, disons le plus accessible... Mais "Time Travelling" pour moi c'est lui qui nous représente de façon la plus large.

Zio : Moi c'est "Moonwalkers" car je trouve que c'est le morceau le plus produit et peut-être parce que c'est lui où l'on peut mettre le plus d'images. Je le verrais bien pour une pub d'un truc corporate...

Prévoyez-vous un show pour le live ?

Mike : Oui nous prévoyons quelque chose et ça va être évolutif. Le 25 novembre nous allons faire un premier test, comme un labo. Nous avons une idée en tête que nous n'avons pas testée, c'est celle avec notre lien très intime avec la danse. Un pote à nous est en train d'écrire afin de scénariser un show.

Zio : Ça serait l'apothéose pour nous si nous pouvions nous produire dans les théâtres nationaux avec des danseurs et nous en train de jouer, moi à la contrebasse, etc.

En octobre vous étiez les seuls Français parmi les finalistes du battle de Ski Beatz, pouvez-vous parler de cette expérience ?

Mike : ouais (rires). Pendant le confinement, Ski commence à lancer le Smack Pack Challenge. Il vend un sound pack créé par lui et plusieurs sound designers. On achète le pack et nous avons dix jours pour faire une prod. Je l'ai fait à plusieurs reprises et, pour le dernier en date, il proposait de faire un challenge avec un pack d'un morceau d'Anthony Hamilton.

Et cette fois-ci nous l'avons fait ensemble. La seule contrainte c'est d'utiliser le pack. Nous avons fait ça à la méthode "Alive", vraiment pour le coup. Nous avons envoyé notre vidéo d'une minute en train de faire la prod. Et nous avons été dans les huit finalistes. C'était un bon challenge car ça nous a obligé à être spontanés. Ski Beatz c'est tout de même le producteur d'Original Flava, Biggie, Jay-Z... Nous n'avons pas passé la demi-finale mais en effet nous sommes les seuls Français. Que l'on gagne ou que l'on ne gagne pas, on gagne tout de même car nous avons eu un super retour des participants et du jury composé de Dibiase, Battlecat et Salaam Remi. Puis Anthony Hamilton a reposté notre vidéo et ça nous a permis de toucher des gens que l'on ne touche pas via notre network.

Zio : Dans les codes du battle c'était hip-hop offbeat et nous nous sommes arrivés avec une vibe plus house électro. En fait, nous avons en partie utilisé des sons de l'album, notre intention était différente donc en arriver là c'est une victoire pour nous.

Mike : Nous avons tous de même collé au thème, le gain c'est la nouvelle SP404 et une séance studio avec Anthony Hamilton donc nous n'allons pas faire un morceau pour M.O.P. D'ailleurs Dibiase en demi-finale a mis un commentaire disant : « Je ne suis pas sûr qu'Anthony Hamilton s'attendait à recevoir un son aussi grimy ». Et là j'ai dit : « C'est nous qui avons gagné ! » (rires). Finalement, celui qui nous ressemblait le plus, je kiffe ses prods, c'est King Chino, un Canadien.

À vous trois cumulés, ça fait 50 ans de pratique du beatmaking... (rire collectif)

R3Mi : Tu veux dire que l'on peut prendre notre retraite. Mike : Ça veut plutôt dire que nous sommes des experts.

Pour finir, chinez-vous encore des vinyles et quelle est la place du vinyle dans vos vies ?

Mike : À fond les ballons. Je n'arrêterais jamais de chiner des vinyles. J'ai récupéré un lot de vinyles, enfin c'est plus un héritage qu'un lot de vinyles, car j'ai perdu mon père il y a un an et nous n'avions pas beaucoup vécu ensemble donc je ne connaissais pas ses disques. Et ils complètent ma collection de jazz qui est ouf. En fait, depuis, je chasse les disques de mon père, de son groupe de kadans du nom de Les Burger's. Lord Funk a l'album de mon rep... Et sur cet album, selon Lord Funk, il y a un morceau funk. La kadans a influencé le funk...

Zio : J'achète beaucoup moins de vinyles qu'avant, j'achète plus des Mp3. Par contre, j'ai toujours ma collection et je ne l'échangerais pour rien au monde. Maintenant, quand je vais à l'étranger, je vais chez les disquaires. Mais aller dans Paris ou aux puces, je le fais plus rarement qu'avant.

R3Mi : Pour ma part, je suis complètement dématérialisé, j'ai lâché mes vinyles, vendu mes MKII l'été dernier. J'avais envie de place chez moi et j'ai minimisé. Pour l'écoute, je suis en mode stream, Mp3 et clé Usb. (Et il me tient son album "3MO7IONAL" en forme de carte Usb imprimée - ndr).

Un dernier mot ?

Longue vie à Starship Loopers, à Star Wax, j'espère que l'on se reverra pour le prochain album !





RÉPUTÉ POUR LA HAUTE QUALITÉ DE SON SOUND SYSTEM, LE COLLECTIF LEGAL SHOT TRANSMET AVEC FERVEUR L'HÉRITAGE DES MUSIQUES JAMAÏCAINES DANS LE BUT DE FAIRE VIBRER À LA FOIS LES MURS ET LES CŒURS. ENTREVUE À L'OCCASION DE LA SOIRÉE HOUSE OF DUB A RENNES, EN OCTOBRE, OÙ ILS RESSORTAIENT ENFIN LEURS CAISSONS APRÈS DEUX ANS D'ABSENCE.

Comment a débuté l'aventure Legal Shot ?

A la fin des années 90, on s'est tous retrouvés à Londres au carnaval jamaïcain de Notting Hill et on découvre Aba Shanti, Channel One... comme toute une génération de sounds qui a commencé comme ça. Y'avait déjà du reggae qui était joué en France, mais plus par des sélecteurs « Djs » comme le talentueux Lord Zeljko avec son émission de référence sur Radio Nova durant les années 90 et qui était toujours très attendue. À l'époque, ces sélecteurs « Djs » jouaient la plupart du temps sur des systèmes de sonorisation loués. À part quelques-uns qui le faisaient à Paris dès la fin des années 80, s'appropriant le concept sound system, c'est-à-dire acheter ses amplis, ses enceintes, ça a mis longtemps à maturer. Il faudra attendre les années 2000 pour qu'une nouvelle génération émerge. Nous faisons partie de ceux qui n'ont pas lâché l'affaire : « The race is not for the swift » comme on dit souvent dans le milieu. C'est une course de fond, il faut être capable d'équiper et animer son sound sur des années. Pas sur six mois, mais plutôt sur soixante ans dans le principe (rires).

Qui est derrière Legal Shot Sound System ?

Aujourd'hui notre sound c'est cinq copropriétaires : Matty, Polak, Electro Phil, Ben, Paco. On est potes à la base, on vient de Saint-Malo ou de Rennes, c'est un ami de lycée qui nous a présentés. Matty a posé les bases pendant dix ans, puis on s'est structurés de manière associative plus sérieuse fin 2010.

Que signifie Legal Shot ?

C'est une référence aux coups de feu qui sont tirés en l'air en Jamaïque lorsqu'ils apprécient le morceau. Là-bas c'est un rapport particulier, extrême avec la musique. En Jamaïque on n'écoute pas de la musique, on ressent la musique « Feel in your chest », les vibrations dans la poitrine. Donc ça joue fort (rires). Dès les années 50, les systèmes de son sont surdimensionnés avec des boxes plus grandes que nous. En Angleterre, c'est la première vague d'immigration venue de Jamaïque qui a importé les sounds systems. Ils jouaient dans les parcs, devant les maisons, avec des haut-parleurs dans des armoires... tout pour faire du volume à faible coût. Il fallait les dernières nouveautés et les jouer comme au pays avec de gros systèmes son. Cette culture sound system est ensuite reprise, toujours en Grande-Bretagne, par la communauté house, puis techno.

Comment qualifiez-vous votre style ?

On a un lien très fort avec la musique jamaïcaine qui nous influence beaucoup, couplée aux sounds anglais. On est quatre sélecteurs sur cinq, on écoute tous des nouveautés ce qui donne une grande variété et complémentarité, avec tous les styles de reggae représentés, du roots au dancehall. Ce qu'on préfère c'est la musique jamaïcaine début 70s, le digital et le rub-a-dub. On est aussi spécialisés dans les dubplates et les sound-clashes.

Parlez-nous des clashes...

La notion de compétition véhiculée par le sound clash, affrontement entre sound systems à base d'enregistrements exclusifs grâce aux dubplates, a toujours fait partie intégrante de la culture sound system. On en a fait énormément entre 2006 et 2010, notamment l'Urban Trophée (l'équivalent des championnats de France - ndlr) qu'on a gagné deux fois. Ensuite une partie du crew n'était plus à l'aise, des ressentis personnels se mélangeaient au combat musical. C'est surtout Polak qui adore et qui continue.

Comment avez-vous bâti votre sound system ?

Début 2000, avant d'avoir notre propre sound, on louait le matériel. On était en format sélection « classique », on mettait deux platines en parallèle selon le principe du « juggling » : concept lancé fin des années 70 dans le Bronx à New-York par Kool Herc, un américain d'origine jamaïcaine, marquant le début des Block Parties et du mouvement hip-hop tel qu'on le connaît aujourd'hui : Mcing, Deejaying, B-Boying, etc. On jouait sur les enceintes Turbosound ultra efficaces. On allait dans les teknivals et rave parties dans des champs, partout où l'on pouvait jouer. Le dernier y'avait 79 sounds techno et un reggae, c'était nous ! On a monté notre sound system par étapes. D'abord quatre caissons, puis huit puis douze. En 2004, on sort nos premiers caissons et on joue à l'anglaise à une platine. Ensuite on zappe la table de mixage et on passe au pré-ampli.

Vous avez même construit votre pré-ampli...

Au départ on a acheté un Tubbys, avec nos premiers scoops. Ensuite on a eu l'envie et la capacité de faire le nôtre. Surtout qu'on avait la chance d'avoir un lieu pour le tester, pouvoir faire du bruit. On a tout construit de A à Z, les caissons, les aigus, même les câbles !

Quelles valeurs prônez-vous ?

Surtout le respect de la musique, faire ressentir ce que l'ingénieur dans le studio a pensé quand il a créé le morceau, avec une basse profonde et détaillée. On ne prône pas le rastafarisme, on n'est ni dans une doctrine, ni dans une idéologie politique. On fait une séparation très claire entre militantisme et musique. Notre obsession est acoustique : notre système de sonorisation de type Public Address est fortement influencé par l'audiophilie car nous voulons la meilleure restitution sonore possible.

Quelle est la spécificité de votre sound ?

Ce n'est pas une règle écrite mais implicitement, on veut que le sound soit original, qu'il ne sonne pas comme les autres. On essaye de se démarquer des autres en ne jouant ni la même chose, ni les mêmes styles. En France, on est inspirés par l'Angleterre mais on joue beaucoup jamaïcain. Alors que de nos jours il y a du reggae produit partout à travers le monde. Notre particularité est d'associer à la fois les dubplates et le matériel, au nom de la transmission, comme en Jamaïque. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas en France.

Vous êtes allés en Jamaïque alors ?

Oui plusieurs fois, notamment en janvier 2018, on y était à plusieurs. La nuit on faisait des sound systems et la journée on était en studio pour enregistrer des dubplates avec des artistes : le rythme d'un sound man étranger en Jamaïque.

Vous organisez des soirées à Paris ?

Oui au Glazart on était résidents pendant deux ans avec cinq éditions des soirées Dub Me Crazy. On a aussi fait des Dub station au Trabendo dont l'anniversaire de Party Time.

Quel est votre lien avec Party Time ?

Il y a huit ans, on a lancé avec eux une émission de radio Dub Me Crazy et pendant quatre ans on jouait une fois par semaine de 10h à minuit. On s'est rendu compte que c'était assez dur à tenir un rythme hebdomadaire, surtout qu'on a des boulots à côté. On a repris l'émission pendant le confinement pour garder un lien avec nos supporters à partir de février 2021, Legal Shot Monday. Normalement ça dure deux heures, mais on se fait plaisir, généralement on joue plus longtemps...

Vous l'enregistrez de votre propre studio ?

Oui on a un hangar avec studio d'enregistrement pour nos productions où l'on stocke la sono et qui sert d'atelier.

Vous collaborez souvent avec des artistes internationaux...

Oui, notre délire c'est de faire comme en Jamaïque : on joue une sélection (ou un dubplate) déjà enregistrée et ensuite on joue l'instrumental correspondant afin que l'artiste présent à nos côtés en session puisse chanter dessus live.

C'est un énorme plaisir pour nous de ramener ces artistes en session live ou bien dans notre studio : Johnny Clarke, Junior Kelly, Max Romeo, Shinehead, Al Campbell... On en a reçu des dizaines et des dizaines.

Quel est votre lien avec Induhman, qui joue au Liberté avec vous ce soir ?

Avec Matty ils ont ouvert tous les deux le Black Temple, un magasin de disques et restaurant. Pendant une dizaine d'années, on était collocs, on bossait en journée et on jouait le soir au studio. Matty a une passion pour la bouffe, Sista Carol et Daniel Ray lui ont appris à cuisiner, notamment le poisson à la jamaïcaine.

Comment vous êtes-vous adaptés à la crise sanitaire ?

On s'est forcés à faire un streaming et une émission de radio pour communiquer avec les gens et resserrer les liens entre nous. On a continué à acheter des nouveautés, enregistrer des dubplates. On ne voyait pas la lumière au bout du tunnel, on essayait d'organiser des choses puis ça s'annulait. C'était compliqué jusqu'en juin/juillet, là ça repart doucement.

Qu'est-ce qui vous a le plus manqué ?

Les sounds ! Jouer avec la sono devant du public. La dernière fois c'était octobre 2019, ici même au Liberté.

Où en est l'activité de votre label ?

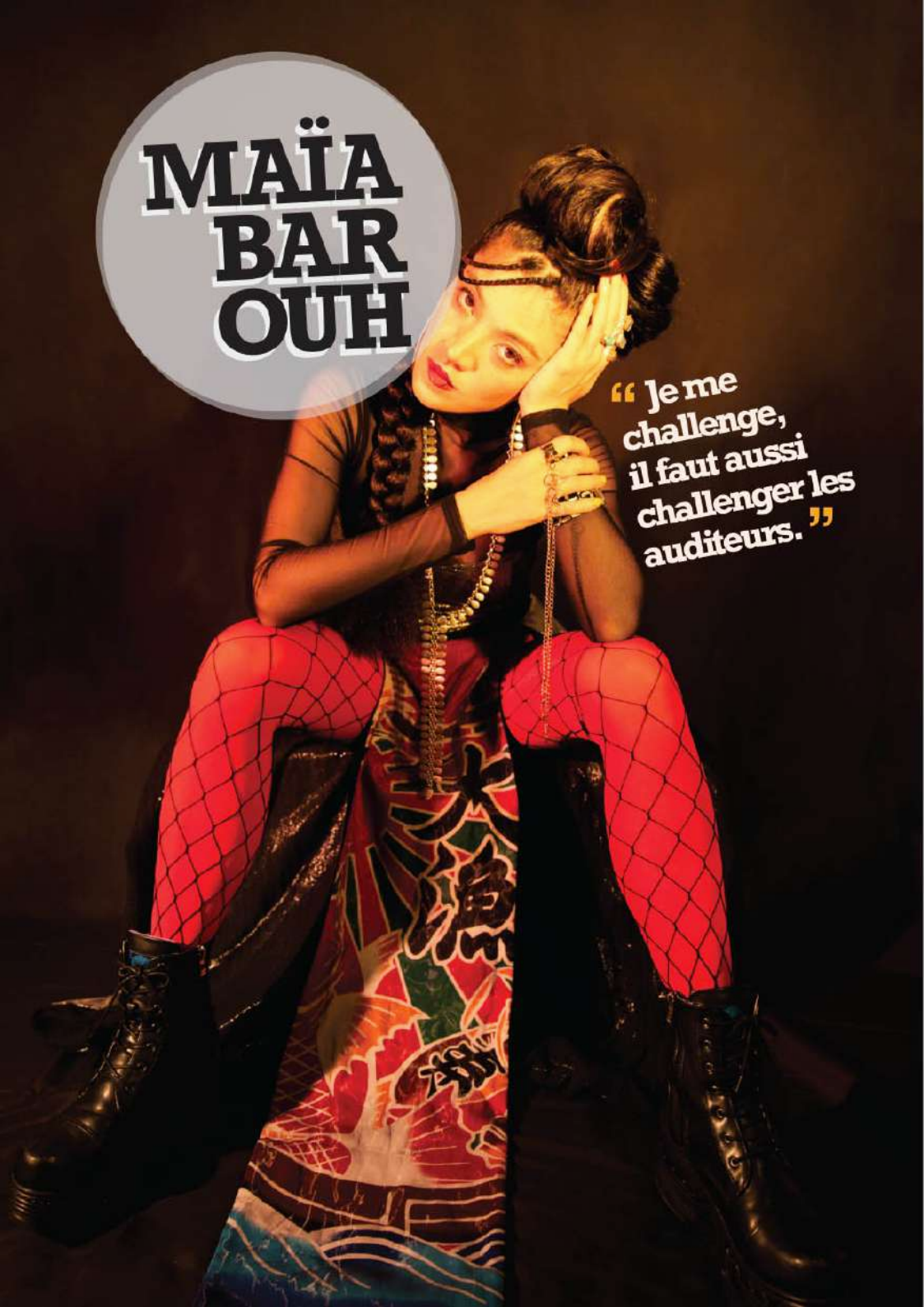
On a plein de projets en cours. On est tous super occupés à côté, on ne fait pas de la musique à plein temps. On a des productions en cours mais pas encore abouties : Charlie P, Sister Nancy, Daddy Freddy, et plein d'autres idées. On va peut-être faire appel à des producteurs exécutifs pour le riddim, nous on choisit le chanteur et après on le sort sur notre label. On préfère sortir nos productions mais ça prend beaucoup de temps, surtout qu'on est très exigeants avec nous-même, du temps avant d'aboutir à un mix qui plaise à chacun d'entre nous.

Votre meilleur souvenir en session ?

Le Dub Camp 2017 qui nous a réunis avec que des légendes : Prince Alla, Mykal Roze, Michael Prophet, Robert Dallas, Johnny Clarke. Que des artistes qu'on sukiffe, notre top 10 ! Quand t'es fan et que le mec joue sur ton sound, ta session, c'est des frissons. En plus eux se sont adaptés à notre sound. On jouait nos dubplates puis nos riddims et eux ont défoncé ça pendant 2h30. Y'avait des milliers de personnes, le sol tremblait, c'était énorme ! Et puis évidemment la Fête de la Musique à Rennes chaque 21 juin depuis 2000, hormis 2020 et 2021 pour cause de crise sanitaire. On a tous hâte de pouvoir enfin la refaire en 2022.



Photo par David Gallard



MAÏA BAR OUH

“ Je me challenge, il faut aussi challenger les auditeurs. ”

HUIT ANS APRÈS SON PREMIER ALBUM MAÏA BAROUH REVIENT AVEC “ AÏDA ”, EN 2022. CETTE FOIS, LA FLÛTISTE ET CHANTEUSE FRANCO-JAPONAISE COMPOSE SEULE LES TREIZE PLACES. FERVENT TRANSMETTEUR DE LA CULTURE JAPONAISE SON OPUS LE ARTS ANCESTRAUX ET MUSIQUE ÉLECTRONIQUE. LES VIDÉOS “ TOKYO ONDO ” ET “ SUSHI ” ANNONCENT UN DISQUE HORS NORME. EN EXCLUSIVITÉ POUR STAR WAX ELLE NOUS EXPLIQUE LE PROCESSUS ET ÉVOQUE LE DEVENIR DU LABEL SARAVAH, LÉGUÉ PAR SON PÈRE.

Ton père Pierre Barouh était-il dans la passion et aviez-vous l'habitude de jouer de la musique ensemble ?

Alors (rires) il faut savoir que l'environnement était très très musical... Sa devise c'était : « La vie c'est l'art des rencontres » et je pense qu'il a été très cohérent avec cette devise. Toujours beaucoup de monde, une maison très ouverte, il y avait tout le temps du monde, tout le temps des musiciens qui jouaient. Il ne m'a pas forcée à faire de la musique mais il était toujours obsédé par le fait que ses enfants devaient avoir une passion. C'est plus ma mère qui m'a initiée au piano, elle m'a un peu forcée au départ. Mon père, ce qu'il m'a apporté c'est cette ouverture, cette joie, cette curiosité d'aller toujours vers les autres cultures, les gens... Quand nous habitions ensemble, à Paris, il y avait de tout chez nous. Il pouvait ramener des Sdf, comme Baden Powell (rires). Sinon oui nous avons fait de la musique ensemble, mais bien plus tard. Quand je jouais du piano, il aimait bien venir à côté de moi écouter. Je jouais Khatchatourian et il a écrit des paroles par-dessus. Vers 17-18 ans, nous avons vraiment joué ensemble, je commençais la flûte et je l'accompagnais sur scène en tournée au Japon. Je faisais les chœurs, les duos, les traductions car il racontait beaucoup d'histoires sur scène...

Comment ça, il ne parlait pas japonais ?

Ah non du tout, mon père est archi nul en japonais. Il parlait plein de langues de façon autodidacte comme le portugais, l'espagnol, l'anglais... mais le japonais ce n'est pas rentré du tout (rires). Voilà, nous avons beaucoup joué ensemble, nous avions une très belle complicité.

En 1968, Brigitte Fontaine sortait un disque chez Saravah. Ton côté un peu déjanté me fait dire que tu es la relève ou renouveau du label... Brigitte est-elle source d'inspiration ?

Ah oui complètement, ce n'est pas la seule, mais Brigitte pour moi c'est l'une des plus grandes autrices, on dit autrice ? En tous cas elle reste l'une des plus grandes, tous ces textes qu'elle a écrits au début de Saravah, donc il y a cinquante ans restent extrêmement modernes, ça prend aucune ride. Je ne pourrai jamais écrire comme elle écrit mais elle est source d'inspirations.

Elle est un peu violente...

Après selon mon père et ses anecdotes... c'est un peu compliqué.

Comme si elle jouait un peu son propre rôle de folle. Mais je suis déjà allée chez elle et c'était sympathique... (rires). En tous cas gros respect !

Je me trompe lorsque je dis que “ Tokyo Ondo ” retranscrit bien ton nouveau processus de production ?

Ah bon (...) Enfin la certitude c'est que par rapport à “ Kodama ”, mon album précédent produit par Martin Meissonnier, je débutais dans les musiques électroniques. J'étais assez naïve et je commençais vraiment à faire mes productions, Martin a beaucoup apporté. Alors que pour “ Aïda ”, j'ai tout fait toute seule. J'ai essayé de mettre plus d'espace pour la flûte et la voix. Ça a été un long laboratoire de recherche pendant, pas loin de, quatre ans.

Quel set up as-tu utilisé pour produire “ Aïda ” ?

C'est très simple : Live Ableton, flûte et voix. Même si au départ de la production je mettais des claviers et tout ça pour mettre en place les morceaux, ensuite j'essayais de remplacer le maximum de choses avec la voix ou la flûte que je pitchais, que je triturais. Il y a plein de sons où l'on ne pense pas que c'est de la flûte, en fait c'est de la flûte un peu pitchée et qui sonne comme de la guitare. J'ai essayé de travailler avec les sons de mes instruments. Et j'ai invité mon pote pianiste Pierre-François Blanchard à jouer un peu. Puis pour éviter le côté froid des machines, Léo Komazawa a joué toutes les percussions par dessus les drums. Je suis un peu obsédée depuis longtemps à trouver la juste note entre ce qui est tribal et moderne. J'ai cherché tellement que j'ai fait au moins une trentaine de versions de chaque morceau et à la fin c'est un autre morceau.

C'est nouveau aussi ta collab avec Majiker ?

Oui, c'est nouveau car je ne voulais pas de producteur, j'avais commencé à faire des sons... Par contre quand tu fais tout toi même, pendant très longtemps, au bout d'un moment c'est quand même pas mal d'avoir un regard extérieur. En plus je ne suis pas ingé, ni geek, je sais faire les choses de basc alors je me suis dit que ça serait bien d'avoir un réalisateur. Et je ne trouvais pas. Et j'ai un ami musicien qui m'a parlé de Majiker. Il me dit : « c'est lui qui a fait les albums de Camille, il fait un superbe travail sur les voix, il est lui même beatboxer, chanteur... » Je lui ai fait écouter et direct il m'a répondu, puis ça c'est fait.

Cette nouvelle formule est-elle une volonté de proposer une tournée en équipe réduite ?

Ah oui, ce n'est même pas réduit car là je me lance toute seule (rires). C'est en train de se mettre en place, c'est un peu barge car je pars guitare-voix alors qu'il n'y a aucune guitare dans l'album, enfin peut-être une à un moment. Je me disais : « je vais partir en trio : percussion, basse et moi. » Finalement j'ai décidé de faire de l'acoustique seule.

Bah tu vas décevoir des gens ?

Bah je ne sais pas justement, ça va être un challenge. Je me challenge, il faut aussi challenger les auditeurs. Perso, je trouve extrêmement ennuyeux quand je vais à un concert et que c'est pareil que le disque. Bon c'est vrai que je vais un peu à l'extrême... Je ne dis pas que ça va être comme ça tout le temps, ça va être en mouvement, comme toute chose.

Sinon il y a aussi des samples comme le bruit de la mer dans "Hanakasa"...

Oui, j'aime bien les sons d'ambiance quand ça sert au propos. Il y a aussi des sons d'ambiance dans "Sushis", au départ il y a un petit extrait du film japonais "L'empire des Sens".

Tu sembles partager entre produire une musique pour faire danser et une musique un peu expérimentale et surtout cinématographie ?

Euhhh ouai, ça me va bien, j'aime bien ! Superbe (rires). Je n'aurais pas utilisé ces mots mais carrément. J'adore quand j'arrive à faire dire aux gens : « waou on verrait trop cette musique au cinéma, c'est très cinématographie. » C'est un superbe compliment. Puis faire danser, bah vue que j'adore danser et que j'adore le groove j'aime faire danser.

Tu aimes danser, vas-tu en club ?

Je vais un peu moins en club, j'ai vieilli (rires). J'ai beaucoup été en club, même méga en encinte. Maintenant je vais toujours danser mais plus sur de la musique live. D'ailleurs une des meilleures soirées pour danser sur du son mi live et mi Dj set c'est la Papatef de Cyril Atef, à la Petite Halle. On dansait comme des tarés. Les jeunes comme les vieux sont en transe. Ça a repris depuis.

Le titre "Sushi" et son clip forment qu'un ! As-tu écrit le texte en pensant aux images du film ?

Non du tout. En plus ce texte je l'ai co-écrit et le réalisateur du clip est américain. Il ne comprend ni le japonais, ni le français. J'ai trouvé ça trop drôle que ce soit un mec et qu'il n'ait pas capté les détails du texte. Je lui ai juste dit les grandes lignes et il s'est fait son délire tout seul. En fait il y a eu une longue phase d'élaboration des instrus et en parallèle il y a eu aussi une longue phase de recherche des textes car dans les textes je voulais faire un véritable va-et-vient avec le français et le japonais.

Pour faire sonner le français comme le japonais, le japonais comme le français j'ai travaillé avec la rappeuse Elea Braaz. Elle n'est pas connue mais elle est incroyable...

Tu dis dans le dernier et treizième titre : « tu aimerais trouver ta place et être heureuse... » Apparemment vivre de ton art ne te suffit pas, alors que pouvons-nous te souhaiter ?

C'est très compliqué d'être heureux, es-tu heureux ?

Bah tu sais (rires)... C'est toi qui es interviewé...

Même si on pouvait se dire elle a tout, elle a ci, elle a ça, elle a un toit, un mari, à manger, puis la musique. Mais tous ça est tellement abstrait, le mot heureux c'est compliqué. On peut dire oui j'ai tout donc je suis heureuse, mais je sais que je suis juste à côté de chez moi un tel ne va pas bien, les migrants dorment sous une tente avec des enfants... Puis quand tu allumes les infos et tu vois les merdes qu'il y a dans le monde, j'ai du mal à me dire que je suis heureuse. Je trouve ça hyper égoцентриque. Bon là je pars loin... La justesse de ce sentiment d'être heureux est sûrement plus comme des instants de légèreté, d'harmonie, qu'on peut ressentir sans vraiment savoir pourquoi. Je le ressens quand je danse avec des amis sur du bon son, par exemple. Après dans cette chanson je parle du fait d'être entre deux. C'est mon identité entre le Japon et la France. Ne jamais pouvoir avoir les deux en même temps, mes amis japonais et français. J'ai toujours vécu avec ce manque... Quand je suis en France je me dis que je devrais être au Japon car il se passe des choses plus intéressantes et vice versa...

Justement si tu dois choisir entre le Japon et la France ?

Justement mon album parle que de ça : je ne sais pas ! Tant que je le peux je ferai des va-et-vient. En ce moment je suis bien en France.

Tu sembles aimer la musique sans limite de genre, tu as par exemple collaboré, en 2019, pour un track afro-house avec Laroye, un producteur anglais...

Ahh ! Faut préciser que je joue de la flûte et je ne suis pas au chant. En fait c'est un ami Dj qui joue de la house, il est français et habite à Brighton. C'était quand j'habitais à Londres où j'ai vécu trois ans. Il aime mon jeu de flûte car j'ai un jeu assez rythmique, assez barge. Et il m'a dit : « je veux ton dragon flûte ». On a fait une session en home studio, bing bam boum en une seule prise. Ça m'édifie car le fait d'être flûtiste avant d'être chanteuse ça m'a permis de me profiler dans plein de genres de musique. J'ai fait plein de featuring pour des musiques totalement différentes de la mienne...

Sinon Martin Meissonnier et toi c'est fini ?

Franchement je n'en sais rien. Avec Martin nous avons fait plusieurs choses, l'album c'est une chose mais nous avons fait un documentaire sur la street dance en Afrique du Sud. Nous sommes allés ensemble là-bas et je suis la présentatrice dans le docu. Ça s'appelle "Dancing City". C'est plutôt un pilote hyper bien foutu pour France O. Il voulait faire une série mais il n'y a pas eu de suite, malheureusement.

Qu'as-tu appris lors du confinement ?

J'ai appris que les enfants 24/24 c'est compliqué (rires), waou ! L'école c'est quand même extraordinaire...

Si tu n'étais pas musicienne tu serais ?

Alors moi je voulais (rires). Je voulais être biologiste et observer des insectes (rires). Puis m'occuper des animaux, j'aime trop les animaux.

Es-tu attirée par le Djing ?

Ah non. Non pas du tout (rires) ! J'aime jouer des instruments acoustiques. Mais j'aime bien aller voir des Djs. Certains m'ont complétement fait décrocher mais ça ne m'attire pas.

Quel est ton rapport au vinyle ?

Alors je trouve ça génial que ça revienne en force. Parfois on m'offre des vinyles. Je trouve ça tellement beau que j'en achète mais je n'ai toujours pas de platine (rires).

A propos de disques. Scaravah est un label familial, désormais est-ce toi qui diriges et as-tu une stratégie ?

Ouhhhh, ma mère aimerait que je reprenne le flambeau car elle est gérante et ce n'est pas son métier. Elle s'occupe de faire vivre le catalogue avec Yvonnick. Mais bon il n'y a pas eu de sortie depuis longtemps, même du vivant de Pierre pendant les dernières années il était plutôt préoccupé par ses films. À partir du moment où il n'avait pas de coup de foudre il n'y a plus eu de production. Donc oui par logique, vu que je suis la seule des quatre enfants à faire de la musique ma mère veut que je reprenne le flambeau mais je ne me sens pas prête, ni dispo. Mais ça m'intéresse... et je pense que ça m'éclaterait mais pas de suite. Je n'ai pas envie de faire ça à moitié.

Le slogan sous le logo de Scaravah dit : « Les rois du slow-bizz », cela veut-il dire que tu préfères faire des petites scènes et non des Zénith ?

Là où je suis différente de mon père c'est que, si, je veux bien faire des Zéniths (rires). Mais ce n'est pas moi qui ai inventé ce slogan (rires). Donc peut-être que lorsque je vais reprendre le label je vais changer ça ! Je fais faire, hey, faut cartonner les gars, heavy bizz... C'est son histoire et je trouve ça génial.

Faut dire que mon père n'a jamais voulu faire carrière, ni avoir un impresario, ni faire des tournées. Voilà il a fait plein de choses, il a été reconnu dans son métier, mais pas à sa juste valeur car il n'a pas pris cela en compte. Du coup il était un peu triste de ce manque de reconnaissance comme auteur français. Il a fait le choix de ne pas faire carrière et de ne pas faire les concerts d'affilée. Même une date hyper importante, il est parti au milieu car ça l'emmerdait qu'un mec lui dise de faire telle chanson à tel moment. Je me demande si ce n'était pas une première partie d'Amaria Rodrigues. Je veux faire carrière, j'ai plein de trucs déliants que je veux faire, j'ai plein d'idées et si je suis la petite artiste underground de trucmuche je ne vais pas y arriver. Plus tu as du power plus tu peux réaliser les rêves les plus fous.

Pour finir. Si je te dis :

« Plus on approche la mort, plus on vit. »

Ahh oui Tarō Okamoto, j'adore. C'est un sculpteur extrêmement connu au Japon et je trouve ça étrange qu'il ne soit pas plus connu à l'étranger. C'est une icône qui représente la liberté. Il y a plein de très belles sculptures dans les parcs publics ou des endroits importants de la ville de Tokyo. Ses peintures sont aussi incroyables, sa vision du monde aussi, ses livres aussi. Et il n'a aucun livre traduit en français ou peut-être un seul livre. J'ai l'impression que les japonais ne sont pas doués, pour ne pas dire nuls, pour exporter des choses culturelles... ça me donne envie de relire car pendant longtemps c'était un peu ma bible.

Et si je te dis le bien ne fait pas de bruit ?

Alors nous allons arrêter de parler (rires).




 A close-up portrait of Nils Petter Molvær, a middle-aged man with light brown, slightly messy hair and a short beard. He is looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a dark, possibly black, shirt. The background is dark and out of focus.

NILS PETTER MOLVÆR

DEPUIS PLUS DE DEUX DÉCENNIES, NILS PETTER MOLVÆR MIXE JAZZ ET RYTHMES DIGITAUX. CONNU POUR SES COLLABORATIONS AVEC LE GOTHIC DU BEATMAKING, LE COMPOSITEUR NORVÉGIEN REVIENT AVEC "STICHES", UNE LONGUE FRESQUE POÉTIQUE OÙ S'ENTREMÊLENT, DE MANIÈRE HARMONIEUSE, LES ÉCLATS AÉRIENS DE LA TROMPETTE, LE SON LANCINANT DE LA PÉDALE STEEL ET MOULT NAPPES SYNTHÉTIQUES...

Réduire Nils Petter Molvær à la simple étiquette jazz nordique, c'est passer à côté d'un univers musical unique. Repéré dans la seconde partie des années 90 chez ECM avec "Khmer", le trompettiste norvégien affirme alors un jeu à l'économie avec ses climats atmosphériques, ses tempi découpés au diamant et ses soli à l'aune. Pourtant si l'homme affectionne une certaine épure, il fait aussi écho aux travaux d'Herbie Hancock ou de Stevie Wonder dans les années 70 et à une certaine fascination pour les claviers. À l'instar d'Erik Truffaz, autre grand amateur de sonorités futuristes, Nils Petter Molvær intègre rapidement la notion de remix auprès de beatmakers et Dj's tels le Cinematic Orchestra ou les Rockers Hi-Fi. Avant de collaborer avec des pointures internationales comme le producteur Moritz Von Oswald et le tandem reggae Sly And Robbie : « Concernant Sly And Robbie, ce sont des légendes. Travailler avec eux fut une expérience unique. Pour "Nordub", nous avons posé nos instruments sur la rythmique afin de créer un paysage sonore organique (...) Quant à Moritz, ça renvoie à la scène techno allemande du début des années 90 dont j'étais fan. Lorsque Universal m'a demandé de collaborer avec lui, j'ai dit oui sans hésiter. Pour l'information, nous envisageons de retravailler ensemble prochainement. »

Onirisme

Sorti il y a quelques semaines, "Stiches" sublime une discographie foisonnante où croisent une dizaine d'opus studio, une captation live voire la bande-son d'un film de Stephan Guérin-Tillié. Pourtant, et malgré une expérience évidente, ce nouveau disque s'est élaboré dans la souffrance : « La genèse de "Stiches" fut complexe. Tout a débuté avec la réservation d'un studio en Norvège et la pose des jalons. Mais j'ai contracté une forme sévère de la Covid-19 et j'ai dû être hospitalisé un certain temps. Heureusement le bassiste et claviériste Jo Berger Myhre, avec qui je travaille, a composé en parallèle. Cela m'a permis de terminer les titres en temps et en heure » confirme Nils Petter Molvær. Témoignage significatif, cet album induit des lignes de trompette héritières de Miles Davis, un climat onirique proche des explorations de Jon Hassell ou Brian Eno et un usage singulier de la technologie et des loops.

Là encore, les compositions renvoient à la création du jour et à certains génies de l'électronica pour qui la frontière entre registres savants et dansants est de plus en plus poreuse. On pense notamment à l'enseigne écossaise Warp, et plus particulièrement à l'ovni britannique Aphex Twin, lui-même revisité par un collectif jazz comme The Bad Plus... Clou de cette cristallisation, la reprise de "True Love Waits" de Radiohead assoit les visions artistiques maison. L'air de famille est confondant, surtout lorsqu'on connaît le goût de la formation rock pour les climats numériques.

Curiosité

Au-delà de ce parcours, Nils Petter Molvær étanche sa soif de rencontres au contact de nombreux interprètes. On l'a ainsi vu aux côtés de Jah Wobble, l'ex-bassiste des abrasifs Public Image Limited ; avec le génialissime Hector Zazou, auteur de sessions à la poésie rare ; ou bien encore auprès de Manu Katché et Mino Cinelu, deux percussionnistes proches de Miles Davis ou Peter Gabriel. La connexion scandinave n'est pas en reste. C'est le cas de rappeurs locaux ou bien encore de son compatriote Bugge Wesseltøft. Pianiste de renom et patron du label Jazzland, ce dernier cultive une ouverture d'esprit proverbiale. Une attitude que Nils fait sienne : « C'est d'autant plus facile que nous avons installé nos studios sous le même toit. En fait Bugge est révélateur d'une scène scandinave riche, peuplée de nombreux créateurs. C'est un grand musicien doublé d'un gars en or. » L'usage de la pédale steel, un effet surtout prisé des musiciens d'Hawaï ou de Nashville, confirme la chose : « J'utilise la pédale steel sur mes trois derniers disques. C'est le guitariste Johan Lindström qui interprète les parties concernées. Le son est particulier. Le tout instaure un climat fascinant » commente le jeune sexagénaire qui témoigne d'une curiosité à peine voilée lorsqu'on compare ce parti pris esthétique à celui du guitariste nigérian King Sunny Adé : « Oh je ne connais pas mais je vais aller écouter ça rapidement » déclare-t-il avec entrain avant d'annoncer, dans la foulée, ses différents projets dont des compositions pour le cinéma, une collaboration avec un ensemble symphonique ainsi qu'une édition de "Stiches" en mode Dolby Atmos. Remix un jour...



DENGUE DENGUE DENGUE!



“ Les meilleures expériences sont, lorsque vous ne vous attendez pas à ce que ce soit une bonne soirée ... généralement dans de petits clubs sombres plus que sur des grandes scènes de festivals. ”

DENGUE DENGUE DENGUE ! EST FORMÉ PAR FELIPE SALMON ET RAFAEL PEREIRA, DEUX PRODUCTEURS ET GRAPHISTES PÉRUVIENS. DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES, ILS ENCHAÎNENT LES SORTIES EN EXPLORANT LE CHAMP DES POSSIBLES ENTRE LES RYTHMES TRIBAUX, LA CUMBIA, LE DUB, LA BASS MUSIC ET L'IDM. CHACUNE DE LEURS PERFORMANCES LIVE S'ACCOMPAGNE DE VISUELS ET DE MASQUES EXTRAVAGANTS EN RÉFÉRENCE À LEUR HÉRITAGE CULTUREL. EN 2020, À BERLIN, ILS ONT CRÉÉ KEBRADA, UN LABEL EN DÉVELOPPEMENT D'UN CATALOGUE INTÉMPIREL. LE DUO REVIENT SUR SON HISTOIRE JUSQU'À SA RÉCENTE COLLABORATION AVEC LE TUNISIEN NURI.

D'où venez-vous et pouvez-vous nous parler de vos débuts ?

Felipe : Nous venons tous les deux de Lima. J'ai étudié dans une école catholique où les cours de musique étaient rares et très ennuyeux. Mais à quatorze ans, j'ai créé un groupe de punk rock avec des camarades de classe. Ensuite, j'ai monté quelques autres groupes où j'ai appris à jouer certains instruments. Un peu plus tard, j'ai découvert la musique électronique. J'ai commencé à expérimenter sur l'ordinateur de mon père, en 1998, avec des démos en format Cd fournies dans des magazines spécialisés en informatique. Puis un ami m'a donné une version pirate de Fruity Loops 1.4 et c'est là que j'ai réellement commencé à produire. A l'époque, je n'étais pas satisfait de ma propre production d'autant que la version de 1.4 de FL limite la création. Il m'a fallu un certain temps pour devenir confiant. Je pense que j'ai, en quelque sorte, appris tout ce que je sais aujourd'hui par moi-même et en collaborant avec d'autres musiciens.

Rafael : Au début des années 2000, après deux ans à l'école d'art, j'ai déménagé à Londres car j'étais fortement inspiré par la scène IDM là-bas et que je voulais en faire l'expérience. C'est à ce moment-là que je me suis intéressé à la production de M.a.o et à l'animation 3D. Après quelques années là-bas, je suis retourné au Pérou et j'ai fondé, avec quelques amis, la maison de disques Auxiliar. Nous avons réalisé de nombreux projets, des clips, des installations, un label en ligne et nous avons organisé les soirées. « Ant3na » dédié à l'IDM et à l'électronique expérimentale, « Volt » était axé sur la bass music et « Toma! » est devenu le lieu de naissance de la Dengue.

Votre définition de la dengue ?

F : Notre nom vient de « DENGUE!!! DENGUE!!! DENGUE!!! DENGUE!!! », un disque d'Enrique Lynch. Le mot dengue a plusieurs significations en Amérique latine et cela dépend du pays ou de la région où vous êtes. Dans la musique, il s'agit d'un rythme venu de Cuba, un mouvement musical s'inscrivant dans la lignée du mambo. La dengue, pour beaucoup de gens, est une terrible fièvre due à une piqure de moustique. Mais pour nous à Lima et aussi dans le reste du Pérou, c'est de l'argot qui signifie que vous êtes très enthousiasmés par quelque chose qui va se passer.

Habituellement le mot fait référence à la fièvre, le fait d'être excité avant d'y aller. Cette sensation étrange dans l'estomac, c'est ça la dengue.

Pourquoi avez-vous bougé à Berlin ?

F : Cette décision a été prise dans l'objectif d'étendre notre projet hors du Pérou. Nous avons commencé à beaucoup tourner et avons finalement compris que nous devions bouger en Europe pour performer dans de nombreux spectacles et dans différentes villes. Nous avons l'habitude de tourner pendant plusieurs mois et ensuite de retourner au Pérou. À la base, DDD provient d'un background électronique et nous sommes très chanceux d'être ici où nous pouvons apprécier les shows et le travail d'artistes merveilleux qui nous nourrissent et nous permettent de développer nos idées.

Quelles sont vos influences et quel impact recherchez-vous sur le public ?

F : Il y en a trop pour tous les mentionner. Nous essayons de nous inspirer partout où nous le pouvons. Musicalement, nous venons tous les deux de la musique électronique et peut-être que notre amour pour l'IDM et les sons tropicaux est la raison pour laquelle nous avons fondé DDD. Mais comme je l'ai dit, nous essayons d'ajouter des influences de tout ce que nous apprécions dans la vie. D'une manière ou d'une autre, tout est lié finalement. Nous faisons un certain son qui est « caché » à l'intérieur de différentes idées et genres. Pour nous, c'est un voyage et chaque étape est différente de la précédente. Nous travaillons chaque album et Ep avec des aspects différents, à chaque fois. C'est une évolution et c'est ça notre projet. Une exploration sans fin. À dire vrai, nous n'attendons rien du public mais nous aimons ceux qui sont ouverts à écouter quelque chose de nouveau.

Votre manière de produire a donc évolué...

F : Oui. J'étais sur Fruity Loops quand j'ai commencé en 1998. J'utilise Ableton et plus d'enregistrements depuis. Je pense que ça fait vraiment la différence sur certains morceaux. Par exemple, pour notre album " Zenit & Nadir ", nous avons enregistré des percussions afro-péruviennes, à Lima, avec Cesar et Miguel Ballumbrosio. J'ai également commencé à acheter du matériel bon marché qui, je pense, peut être utilisé pour rendre le son encore plus spécial et unique. Je viens d'acheter une guitare électrique pour créer des effets et des ambiances étranges. Nous utilisons le cajon (percussion inventée au Pérou au XVIII^e siècle - ndr), le quijada, la cajita, le cowbell et le zapateo qui sont des instruments traditionnels afro-péruviens. On utilise aussi différents types de chajchas, fabriqués à partir de graines ou d'ongles d'animaux utilisés au Pérou et dans d'autres régions d'Amérique latine. À cela, nous rajoutons parfois plus de percussions comme les congas ou les tambours sur cadre et nous travaillons avec des samples pour recréer des rythmes traditionnels avec différents éléments. Dans la partie afro-péruvienne de notre musique, nous utilisons des rythmes classiques qui sont joués avec certains de ces instruments et qui sont utilisés dans de nombreuses chansons et danses traditionnelles, par exemple " Festejo ", " Marinera " et " Son de los Diablos ". Lorsque nous avons commencé le projet, nous explorions la cumbia de différentes régions d'Amérique latine. L'idée principale était de recréer la partie psychédélique de la cumbia avec des éléments électroniques. Dans nos collaborations avec Sara Van, elle a écrit les paroles et les morceaux représentent notre vision de la musique afro-péruvienne, en particulier " Landó ".

Pourquoi est-il important, pour vous, de transmettre cette culture afro-péruvienne ?

Parce qu'il s'agit d'une musique unique et magnifique qui pourrait disparaître si les nouvelles générations ne l'explorent pas. Ces dernières années, il y a eu, heureusement, beaucoup de producteurs et de groupes qui ont amené ce son dans différents nouveaux endroits, donc l'avenir semble prometteur. La complexité polyrythmique de la musique afro-péruvienne s'associe très bien avec les nouvelles approches de production de la musique électronique ; les ordinateurs et les machines deviennent « friendly » en cassant la structure carrée 4/4 et en y ajoutant plus d'humanité.

Pouvez-vous nous parler de votre label KEBRADA ?

F : Nous voulions créer le label depuis longtemps. Nous n'avions tout simplement pas le temps avant. Nous avons une longue liste d'artistes avec lesquels nous voulons collaborer et il y a de nouveaux talents émergents chaque jour. Après une compilation de onze titres en double vinyle avec des artistes à travers les Amériques, le premier album que nous venons de sortir est celui d'QOQEQA suivi du Ep de Susobrina.

KEBRADA se traduit tout simplement par « cassé » et fait référence aux beats brisés et à l'approche polyrythmique du label. Nous recherchons également des groupes qui ne sont pas forcément liés au genre ou au son populaire d'aujourd'hui. Nous voulons une musique qui sonne et qui aurait pu être produite il y a dix ans ou le sera dans dix ans.

Vous avez récemment collaboré avec Nuri, avez-vous d'autres artistes en vue ?

F : Nous avons rencontré Nuri à Copenhague où nous partageons l'affiche lors d'un événement. Nous connaissons déjà son travail et aimons beaucoup sa musique. C'était très cool de le rencontrer et de voir son show. Dès notre première rencontre, nous avons voulu collaborer ensemble. On a travaillé le remix " A5DHER ", extrait de son album " IRUN ", sur Ableton en y ajoutant notre propre saveur. Notre son a de nombreux points en commun avec celui de Nuri même si nous venons d'endroits différents. Nous travaillons actuellement avec certains artistes que nous aimons et avons un tas de morceaux co-produits avec notre ami Prisma qui devraient sortir très prochainement. Et aussi avec Ehua, Kouslin et bien d'autres sont à venir.

“ La complexité polyrythmique afro-péruvienne s'associe très bien avec les nouvelles approches de production de la musique électronique. ”

Votre album " Continentes Perdidos ", sous l'alias DNGDNGDNG, est plus sombre...

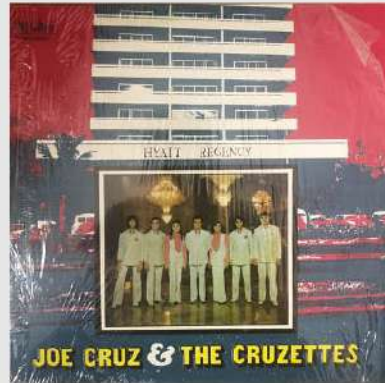
F : Oui, DNGDNGDNG est réservé pour le côté sombre de notre musique.

Votre expérience la plus marquante ?

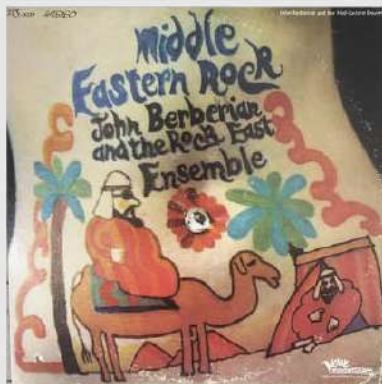
F : Les meilleures expériences sont lorsque vous ne vous attendez pas à ce que ce soit une bonne soirée et que tout à coup, cela se transforme en un moment épique, généralement dans de petits clubs sombres plus que sur des grandes scènes de festivals.



Masques par Carol Almeida



◆◆◆ RARE WAX ◆◆◆ PAR DENIZEREI



DENIZEREI EST RECONNU COMME UN DIGGER CHINANT DES VINYLES SUR LA MAJORITÉ DES CONTINENTS DEPUIS VINGT CINQ ANS. COLLECTIONNEUR, VENDEUR SPÉCIALISÉ EN JAZZ ET AUTRES BLACK MUSICS, IL EST LE FONDATEUR DE PARIS LOVES VINYL QUI SE DÉCLINE À LILLE PUIS DE PARIS VINYL SALE. DANS LE PROLONGEMENT DE SES CONVENTIONS DEVENUES DES RÉFÉRENCES EUROPÉENNES, IL VIENT DE LANCER SA CHAÎNE YOUTUBE PARIS LOVES VINYL. POUR STAR WAX SA SÉLECTION DE SIX PIÈCES EXTRAITES DE SA COLLECTION EST À L'IMAGE DE SES PÉRIPLÉS.

Julie Sue / Julie Sue (House Records - 1976)

Digé à Hong Kong, c'est un très bel album de soul jazz produit par Chris Babida et Amina du Groupe The Chopsticks. Aussi connue sous le nom de Su Rui, cette chanteuse d'origine Taïwanaise a vécu à Hong Kong dans les années 70 en se produisant dans les clubs et des hôtels. Ce disque assez rare est devenu très prisé ces dernières années depuis que le morceau "Day Dreaming", cover du track d'Aretha Franklin est apparu sur la compilation Hong Kong Disco du Label Wan Chai Records. Il regorge d'autres pépites comme "You've made me so very happy", "Magic in my life". Un must have.

Joe Cruz & The Cruzettes / Joe Cruz & the Cruzettes (Villar Records - 1972)

Groupe filipino dont la quasi-totalité des musiciens sont issus de la même famille. Il était résident dans les 70s au Hyatt Regency à Manille. Premier album éponyme ultra funky avec des influences latines. "Nena" est un track latin funk uptempo furieux, qui rappelle la version du groupe néerlandais Massada. Leur deuxième Lp "At the Hyatt Regency Hotel" est aussi très recherché par les diggers pour le track downtempo et hypnotique "Love Song".

Minas / Num Dia azul (Private Press - 1983)

Mixé et pressé à Rio de Janeiro, au Brésil, ce vinyle est autoproduit en 1983 par Orlando Haddad & Patricia King. La particularité de ce disque réside dans le fait qu'il a été enregistré en Caroline du Nord aux Usa avec des musiciens américains passionnés de musique brésilienne. "Sambawalk" est un gros track de jazz dance ! Pendant les dix années où je me rendais au Brésil plusieurs fois par an, je prenais le car pour São Paulo pour un diggin trip de trois jours non stop. Cet album m'a été recommandé par Carlinhos... Sa boutique Disco Sete est parmi le top 3 des disquaires au Brésil.

Claudia / Deixa eu dizer (ODEON - 1973)

Claudia a enregistré sept albums de 1971 à 1980. Tous ses albums de cette période sont incroyables pour tous les amateurs de MPB (música popular brasileira). Celui-ci est classé dans mon top 10 des albums de MPB et mes tracks favorites sont "Deixa Eu Dizer" samplé par Marcelo D2, "So Que Derem Zero Pro Bedeu", et le magnifique "Pois é, Seu Zé". Egalement un must have.

John Berberian & The Rock East Ensemble Middle Eastern Rock (Verve - 1969)

Ce musicien virtuose de Oud, née au Usa, est fils d'immigrés arméniens. Son père était un joueur d'oud accompli qui fréquentait des maîtres d'oud d'origine arménienne, turque, arabe et grecque... Cet album sur le mythique Label de Jazz Verve est inclassable, il me transporte grâce à une fusion orientale jazz, prog rock et ses riffs psyché, avec Joe Beck en guest qui a aussi collaboré avec Esther Philips. Checkez le fantastique "The Oud and the Fuzz". J'ai diggé ce disque à la Mega Record Fair à Utrecht, aux Pays-Bas, la plus grande convention de disques au monde !

A visiter absolument.

Saloma / Bimbang (Columbia - 1969)

L'artiste Malay-Singapourienne, épouse de P. Ramlee qui est l'un des plus grands producteurs, acteurs et réalisateurs malaysiens, offre son disque le plus complet avec des tracks vocales de jazz bossa, 60s beat, à Go Go soutenus par des breaks de drums incroyables. Très bel album diggé chez mon dealer privé et ami Groovy Record, un spécialiste en afro, indo et asian...

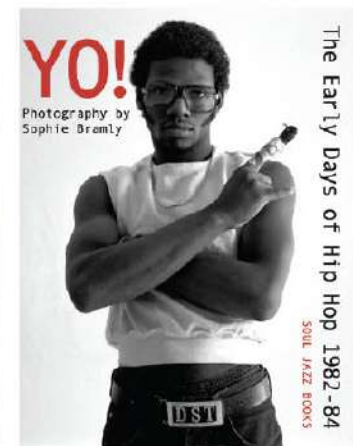
Highly recommended !

QUI A DIT QUE LES FEMMES N'AVAIENT PAS LEUR PLACE DANS LE MOUVEMENT HIP-HOP ? CERTES IL FAUT ÊTRE SOLIDE POUR RÉSISTER À LA DÉFERLANTE. SOPHIE BRAMLY FAIT PARTIE DE CES FIGURES. TÉMOIN DU EARLY HIP-HOP DES 80'S DANS LE BRONX, ELLE EST À L'ORIGINE DES DEUX PREMIÈRES ÉMISSIONS TÉLÉVISÉES DU GENRE, SUR TF1 PUIS MTV. AUTANT VOUS DIRE QU'ELLE CONNAÎT BIEN LES ROUAGES DU BUSINESS, DE LA COMMUNICATION ET DE L'IMAGE. À CE TITRE, APRÈS LES EXPOS ET L'OUVRAGE " WALK THIS WAY ", EN TIRAGE LIMITÉ, ELLE RESSORT DE NOUVEAU SES PRÉCIEUSES ARCHIVES, DONT DES EXCLUS...

D.ST dans sa chambre



Personnalité médiatique des années 80 (H.I.P. H.O.P., Sex Machine, Yo! MTV Raps...), Sophie Bramly publie aujourd'hui chez Soul Jazz Books "Yo! The Early Days of Hip Hop", un recueil de photographies consacré aux prémices du mouvement hip-hop. À l'instar de ses confrères Jean-Pierre Leloir avec le jazz ou Adrian Boot et Dennis Morris avec le reggae, la journaliste française capte ici tout un pan de l'histoire musicale du vingtième siècle. Réalisées en noir et blanc ou en couleur, les prises de vue s'étalent entre 1982 et 1984 et traduisent bien l'effervescence qui régnait alors dans les rues de New York, ou dans un club comme The Roxy. On y trouve les danseurs du prestigieux Rock Steady Crew, le graffeur Futura 2000 avec le déjà célèbre Keith Haring et nombre de rappeurs ou noms concomitants comme les jeunes Beastie Boys, Dj Kool Herc, D.ST aka Grand Mixer DXT (pionnier du scratch en photo ci-jointe) et même une certaine Louise Ciccone alias Madonna. Parfois proche de la coopérative Magnum (on pense à cette terrible photo de la Grosse Pomme sous la neige), Sophie Bramly relate également les balbutiements du hip-hop en France. Une future pointure comme Solo d'Assassin, l'emblématique Sidney ou un lieu incontournable tel la Grange Aux Belles complètent ainsi cet ouvrage, non sans émotion... (Vincent Caffiaux)





Yann Le Quellec / Les Amants d'Hérouville (Livre)

Nous sommes en l'été 1970 et d'emblée le scénario, basé sur la vraie vie de Michel Magne, est rocambolesque. Vingt-deux années séparent Marie-Claude et Michel, fraîchement majeure la demoiselle est la baby-sitter des enfants de monsieur. Puis, rapidement, il devient son amant. Le compositeur et musicien avant-gardiste qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, dirige un concert avec 110 musiciens et 200 choristes, a un parcours de vie étonnant. L'acquisition de la demeure la plus extravagante de la paisible ville d'Hérouville-en-Vexin, à quelques kilomètres de Paris, pour y installer plusieurs studios d'enregistrement est une période mémorable de sa carrière. Les épiques aventures vont faire parler bien au-delà du village du Val-d'Oise. Désormais elles sont habilement retranscrites en format B.D par Yann Le Quellec. Le récit, mis en page par Romain Ronzeau, est agrémenté de photos, de passages revenant sur d'autres moments de la vie et de l'œuvre de Michel Magne, rendant ainsi le recueil plus riche et commémoratif. Mais la vie de château, où les murs vibraient autant grâce aux expérimentations sonores qu'aux cris des orgies, pouvant parfois durer plusieurs jours avec des centaines de convives, est le fil conducteur. Vous l'avez compris, ce domaine était convoité à la fois pour enregistrer un disque en compagnie de l'ingénieur Dominique Blanc-Francard ou pour festoyer et faire une rencontre. Cuisinier et personnel permanent, piscine... étaient évidemment de mise pour accueillir les prestigieux artistes du nom de Pink Floyd, Bee Gees, Bill Wyman, Iggy Pop, Eddy Barclay, Johnny Halliday, Elton John, Bardot, pour ne citer qu'eux. Ou encore Jean Yanne avec qui il partageait son goût de l'exubérance et de la provocation. Sorti au premier semestre 2021, aux éditions Delcourt/ Mirages, ce livre peut satisfaire autant les mélomanes qu'un public non averti parce qu'il s'agit du parcours d'un équilibriste sur un fil de beauté et de succès, rythmé également de tragiques moments et de fiascos. 264 pages certifiées fat par Star Wax. (Juan Marcos Aubert)



Rhys Fulber / Brutal Nature (Lp /Cd/ Digital)

"Brutal Nature" a des allures de B.O. De la même manière que le Blade Runner de R. Scott s'écoulait autant qu'il se regardait, porté par la magie des compositions de Vangelis, on se laissera emporter par le talent de Fulber pour raconter sa propre fiction apocalyptique façonnée à coups de nappes crépusculaires, de basses roulantes et de kicks lourds et ultra-précis. Oscillant entre la techno percutante de Central State Institute ou de Pyrrhic Act, les breaks aux notes indus de "Pressure" et l'electronica onirique d'un "Fragility", le producteur canadien sculpte un univers noir et certes brutal mais sans pour autant se restreindre aux codes bien définis de la techno berlinoise. Mention particulière pour "Night Render", synthèse downtempo entre les différents courants explorés par l'artiste et peut-être la plus belle réalisation de l'album. Ce dernier offre une richesse dans la construction de chacun de ses tracks et une complexité sonore bien plus développée que ce à quoi Rhys Fulber nous habitue lorsqu'il officie avec ses collectifs industriels : Front Line Assembly ou Youth Code. A cet égard, le dernier morceau "Stare at the Sun", avec la voix très métal de Sara Taylor (chanteuse de Youth Code) est un cran en dessous du reste. Au final, un très bon opus électronique à la production irréprochable qu'on recommandera aussi bien aux fans de techno qu'aux amateurs d'electronica. (Le Pépiniériste)

V.A. / Deutsche Elektronische Musik 2 (Lp/Cd/Digital)

Synonyme de contre-culture, la production électronique allemande des années 70 connaît un regain d'intérêt. Fraîchement réédité par Soul Jazz, le deuxième tome de l'anthologie "Deutsche Elektronische Musik" confirme le phénomène. Soigneusement pensée, cette compilation intègre évidemment les piliers du rythme motorik parmi lesquels Neul, Amon Düül II ou bien encore Can. Toutefois, la sélection présente ne s'arrête pas à ces authentiques entités visionnaires. À l'instar des légendaires Kraftwerk, la plupart des créateurs ici conviés ont contribué à l'essor des synthétiseurs et des travaux en boucle.

Parmi les exemples les plus flagrants citons le trio Eno, Moebius and Roedelius et leurs oscillations annonciatrices des caneyas ambient ; le tandem Deutsch Amerikanische Freundschaft (DAF), lien pour le moins évident avec la période post punk ; et le contemporain Asmus Tietchens dont l'étonnant "Zeebrugge" ne dépareillerait pas dans le paysage synth-pop du jour. Pendant musical de "Krautrock sampler", le livre de référence signé par le rocker britannique Julian Cope, la compilation "Deutsche Elektronische Musik 2" est de nouveau disponible via un fastueux coffret vinyle. Le tout est illustré par des notes de pochette conséquentes et par de splendides photos d'époque. Chaudement conseillé ! (Vincent Caffiaux)

V.A. Golden Rules / The Originals 1 (Lp/K7/Digital)

Pour leur première réalisation discographique, les Allemands de Golden Rules ne blaguent pas : 14 titres dont 13 inédits produits sur mesure par quelques uns des acteurs les plus excitants de la scène soul-funk internationale. Aux cotés des têtes d'affiche comme Shawn Lee ou DeRoberts & The Halftruths, les frenchies de l'écurie Q-Sounds Recording frappent fort. Laura Llorens & The Shadows of Love proposent un track mellow soul dark aux accents wu-tanguesques. Intro à faire baver un beatmaker, batterie sous flanger et mélodie inspirée composent ce "All or Nothing". De leur côté, The Supertights (All Star de l'écurie du 93) montre qu'il existe des voies inédites dans la musique instrumentale groovy : basse lourde, Rhodes moelleux et thème de Moog sur lit de drumbreak généreux. De quoi accueillir les envolées free jazz du combo et les effluves de flûte psyché. Une douce extase que ce "Sweet Extasy"... semble encore dire ma platine ! Si j'ajoute à ça le magnifique "This City" des Gripsweats, le désincarné et cinématique "Asphalt Homeland" de Ghost Funk Orchestra, puis les dix autres pépites gravées dans le vinyle, on est bien là en présence de la compilation de l'année ! (Invisibl Journalist)

Van Der Graaf Generator / Still Life (Cd)

Emmené par l'immense Peter Hammill, Van Der Graaf Generator est une référence de la scène rock anglaise. Plus proche du cabaret berlinois et des druides de la kosmische musik que des lubies de Yes ou ELP, cette formation unique revient aujourd'hui dans les bacs avec la réédition, chez Universal, de quatre albums-clés dont "H To He Who Am The Only One", "Pawn Hearts" et "Godbluff". Sorti dans la foulée, "Still Life" sonne également comme le sommet discographique du groupe. Parue en 1976, cette session à l'antracite délivre cinq plages prenantes dont le reptilien "Pilgrims", le tellurique "La Rossa" ou bien encore le délicat et quasi lumineux "My Room (Waiting For Wonderland)". Particulièrement envoûtant, ce chapelet reconnaissable entre mille (on pense à l'orgue de Hugh Banton) égrène une relative concision et renvoie naturellement aux opus solo composés, dans l'intervalle, par Peter Hammill.

Illustré par une pochette magnifique, d'après les travaux du physicien allemand Georg Christoph Lichtenberg, "Still Life" est désormais disponible au sein d'un superbe coffret trois Cds. Outre différents mixes audio, une poignée de sessions live et un livret roboratif complètent cette réédition. (Vincent Caffiaux)

Bless The Mad / Bless The Mad (Lp/ Digital)

Ibrahim Hasan et Matthew Rivera sont les leaders de Bless The Mad. Les deux chineurs de vinyles se sont rencontrés il y a 20 ans dans un marché aux puces, à Chicago. Focalisé sur la musique afro américaines, l'album éponyme est riche de spectres en provenance du blues en passant par le jazz, le gospel, la soul, le r&nb, le funk, le hip-hop et même la house. Certes la rythmique n'est pas typiquement house mais "Inside tha Danja Zone" avec son charley prononcé rend hommage, à leur manière, à la early house de Chicago. Tout le long des quatorze titres Ibrahim et Matthew jouent divers instruments, mais ils invitent aussi de nombreux musiciens. Outre plusieurs guest au vocale, Diego Alzate (double basse) et Jorjão Barreto (piano) apparaissent plusieurs fois. Matthew qui mixe l'ensemble a joué toutes les batteries, à l'exception de "Bless The Mad" avec Flávio dos Santos Silva. Les rythmiques et surtout les basses ont une place importante, tout comme le jazz. Une forme de spiritualité, de plénitude et d'apaisement se dégagent à l'écoute de ce Lp qui, pressé à 250 copies sold out, est sorti un an après sa version digitale. Sans aucun loop et entièrement enregistré à Brooklyn, le Palestinien et le Portoricain d'origine semblent avoir trouvé leur famille de son, à New York. A ce titre, "Mama's Land" est riche de signification parce qu'il évoque un endroit où l'on se sent comme chez soi, malgré ses origines ailleurs. La vibration est organique et ça fait du bien dans ce monde toujours plus digitalisé. Une autoprod chaudement conseillé ! (Supa Cosh...)

Lullabeats (Digital)

Lullabeats est l'une des bonnes nouvelles du monde d'après. Olivier, comme beaucoup de parents en confinement, a passé pas mal de temps avec sa progéniture à cause de la fermeture des crèches. C'est à partir de ce moment qu'il a commencé à chercher de la musique pour faire danser et pour endormir son fils. Il découvre des hits rock n'roll repris en versions berceuses instrumentales. Et le délice a été immédiat, affirme-t-il ! Le Passionné de hip-hop appelle Guillaume Desbois pour lui exposer son idée. Le musicien et compositeur fait un essai sur "Ma Betz" de NTM et depuis un catalogue c'est concrétisé. Olivier Rosset, ancien manager d'artistes hip-hop et fondateur de la mythique société de distribution Chronowax (1998-2005), est évidemment un mélomane éclairé, passionné du hip-hop Golden Years. Celui des années 90 qui a été la première décennie complète au cours de laquelle sortaient des albums de hip-hop. De cette période beaucoup de titres sont maintenant considérés comme des classiques du genre. Des beats de Dre, de Biz Markie (RIP), d'Eminem, de Mop Deep, des Fugees ou encore un anthem de Ruff Ryders sont désormais revisités sous forme de comptine grâce aux Lullabeats ! (Coshmar)



H2O

Top 5 nouveautés

- L'éclair "Confusions"
- Sine "Desire, Denial and Paramania"
- Jon Hopkins "Music for Psychedelic Therapy"
- JPEG Mafia "Dam! Dam! Dam!"
- Overmono "Bby"

Top 5 oldies

- Mobb Deep "The Infamous"
- Air "Moon Safari"
- Deltron3030 "Deltron3030"
- KRS One "The Truth"
- Crystal "Castles"

Ta première approche du beatmaking

En 2012 après mes premières expériences en rave party

Ta première approche du Djing

En 2018 quand j'habitais à Belo Horizonte, au Brésil, en m'entraînant sur le matos de mes ami-e-s pour notre soirée "Meio Estranho"

Magazine papier ou web

Papier

Ton labels préféré

Compost Records

Si je te dis bien-être, tu me réponds

Méditation

Ta web radio favorite

Eggregore.re

Un verre de

Mezal

Ton disque préféré

Citeaux sphère pour toutes les pépites que j'y ai chiné et l'accueil chaleureux

Ton hardware favori

Elektron Octatrack MKII

Top 3 Dj

Oko Dj, Saku Sahara, Psycho Tropiques

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Géographe



Timal Aka Jory & Matt

Top 5 nouveautés

- Butane, Riko Forinson "Fade to black"
- Alex Arnout "What they Say" (Christian Burhardt Remix)
- Noir, Hayze "Angel" (Club Mix)
- Noisem "Little helper 382-1"
- Chicks Luv Us "Other Dimension" (Derlef Remix)

Top 5 oldies

- Matthew Jonson "Return of the Zombie Bikers (Dj T edit)"
- Timal & Elomak "The President"
- Gabriel Ananda "Doppelwhiper"
- Daft Punk "Around the World"
- Dubfire "Roadkill"

Ta première approche du Djing

Jay : Il y a neuf ans au Bric à bras, au côté de mon frère MEDA

Digital files ou vinyles

Jay & Matt : Digital files, plus easy à transporter mais ont aimé beaucoup le côté exclusif du vinyles

Pour t'habiller une paire de

Jay : Vans car je suis trop bien dedans

House ou techno

Matt : House

Si je te dis bien-être, tu me réponds

Matt : Posé dans un hamac chez nos parents en Martinique

Si tu pouvais te téléporter

Matt : Faire un comeback dans les 90s

Ton endroit préféré dans le 93

Jay : Chez moi à Aubervilliers (rires)

Top 3 beatmakers

Jay & Matt : Metro Boomin, Kaytranada, Twinsmatic

Microclimat en trois mots

Jay & Matt : Une famille déjantée et libre

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Matt : un athlète à haut niveau



Dj Flavya

Top 5 nouveautés

- Yeahman Feat. Aluna Project "Baixi Baixi"
- Black Pumas "Colors"
- Calypso Rose "Woman Smarter"
- Balkan Beat Box "Hermetico"
- BaianaSystem "Bola de Cristal"

Top 5 oldies

- Bob Marley & The Wailers "Jamming"
- Bill Withers "Just the Two of Us"
- Os Originais do Samba "Saudade e Flores"
- Marisa Monte "Lenda das Sereias, Rainha do Mar"
- Buena Vista Social Club "Chan Chan"

Ta première approche du Djing

En 2010 à la Scratch Dj Academy à NYC et en Dj set à la Thriller Jam Halloween party, à Brooklyn

Ta première approche du beatmaking

En 2012, mon premier cours avec Ableton Live à Sao Paulo, à Dj Escola

Ton endroit préféré à NYC

The Sultan Room

Seronna Sounds en trois mots

Doux, intuition et nature

Qu'as-tu appris lors du confinement

A aimer passer du temps seule

Ton hardware favori

Les platines vinyles

Pour t'habiller, une paire de

Blundstones

Ton endroit favori au Brésil

Ilha grande

Mer ou montagne

La mer, de préférence entourée de montagnes

Ton titre favori chez Rebel Up Records

"Yaki" de Nikanor

Si tu n'étais pas selecta, tu serais

Herboriste

DOUBLE TROUBLE RMX

DOUBLE TROUBLE

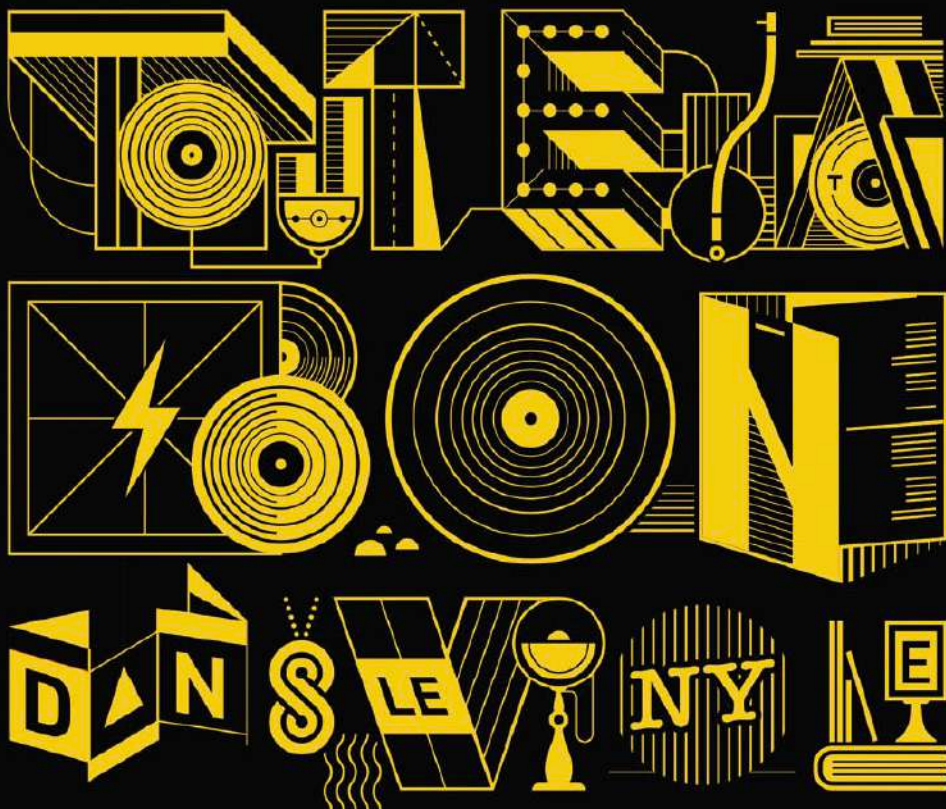
GRAFFITI & TURNTABLISM JAM

WWW.DOUBLE-TROUBLE.EU

DOUBLETROUBLEJAM



MOLOTOW THE ORIGINAL



MADE IN

/// *Fait Maison* ///



DISQUES VINYLES
PERSONNALISÉS
À L'UNITÉ OU EN PETITE SÉRIE



Définition : OVnyl ~ {ovnyler} [verbe transitif E.T.] Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.